

Histoire du garçon qui courait après son chien qui courait après sa

Hervé Giraud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HISTOIRE DU GARÇON
QUI COURAIT APRÈS
SON CHIEN QUI COURAIT
APRÈS SA BALLE



HERVÉ GIRAUD



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Ils étaient trois comme les trois doigts de la main (de la tortue Ninja). Cali, sa sœur jumelle, Rubens, le chien, et lui. Ils ont leur propre langue, et se suffisent à eux-mêmes. Cali est vive, lui rêveur, Rubens joueur. Mais Cali est terrassée par une méchante maladie et Rubens fugue. Le garçon se persuade que s'il retrouve le chien, sa sœur guérira. Il mettra toute son énergie, son imagination aussi, pour le ramener à la maison.

Sur un sujet hautement périlleux, la fatalité, Hervé Giraud réussit la gageure d'écrire un roman plein d'humour et de sensibilité.

Collection animée par Soazig Le Bail,
assistée de Charline Vanderpoorte.

HERVÉ GIRAUD

**HISTOIRE DU GARÇON
QUI COURAIT APRÈS SON CHIEN
QUI COURAIT APRÈS SA BALLE**

roman



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

J'ai grandi dans une île, en slip comme Tarzan, mais mon héros, c'est Mowgli, définitivement. Je nage comme un poisson et j'ai une mémoire comme celle des moineaux. À huit ans, je lisais Rudyard Kipling perché dans les arbres, je fumais des lianes comme les hommes, je construisais des cabanes qui faisaient peur aux loups. Aujourd'hui, je continue à courir pieds nus dans les cailloux et à grimper dans les cimes pour rien, juste pour le plaisir de regarder loin.

Entre les deux, j'ai vécu dans les villes, j'ai fait le tour des boulevards périphériques en moto, j'ai attendu l'heure de la sortie, j'ai traîné dans des aéroports en écrivant des livres de voyage, j'ai réparé des maisons, déchargé des camions, bricolé des moteurs, mis des fleurs dans des vases.

Il m'a fallu capturer des vipères à la main et les brandir dans la lumière, nager dans l'eau glacée des rivières, apprendre à aimer la vitesse, la musique et les chiens abandonnés couverts de pluie.

On m'a dit de faire dans la vie ce que je savais faire de mieux, je m'y emploie chaque jour : je raconte des histoires qui servent à fabriquer des livres et maintenir le monde à température. Je tue le temps mais jamais les insectes, ni les taupes, ni les plantes. A-t-on besoin d'en savoir plus ?

Hervé Giraud

Aux éditions Thierry Magnier :

Prends ta pelle et ton seau et va jouer dans les sables mouvants, coll. Romans ados, 2015.

Le jour où on a retrouvé le soldat Botillon, coll. Romans ados, 2013.

Ça me file le bourdon, coll. Nouvelles, 2012.

Quelle mouche nous pique, coll. Nouvelles, 2011.

Pas folle la guêpe, coll. Nouvelles, 2010.

Merci à Laurent Marcy, mon bon docteur, spécialiste en pathologies rares.

Merci à Thierry Voisin, spécialiste en ukulélé, mandoline, jumeaux et autres instruments.

(Nos amis sont ceux qui nous connaissent et qui pourtant nous parlent toujours.)

« Derrière les ennuis et les vastes chagrins
Qui chargent de leur poids l'existence humaine
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse
S'élancer vers les champs lumineux et sereins ! »

Charles Baudelaire, Élévation

1

On était trois comme les trois doigts de la main (de la tortue Ninja) ; on était réunis dans le ventre de ma mère et on a grandi ensemble : Cali ma sœur, Rubens le chien et moi.

Souvent, on s'asseyait au bord de la rivière, épaule contre épaule, le chien au milieu. On regardait dans la même direction.

Ils sont partis chacun de leur côté et je les ai cru perdus. Sans eux, je ne ressemblais plus à grand-chose, à une tortue sans carapace. Je suis allé à leur recherche, j'ai fouillé, retourné la terre des talus, sifflé à l'entrée des terriers, questionné les passants, truandé les portillons automatiques du métro et traversé des halls de bâtiments glacés ; j'ai vaincu ma peur et ma maladresse. Je me suis fait mal. Parfois, on progresse mais on n'arrive à rien et nous voici de nouveau assis au bord de l'eau, mais on n'est plus que deux.

Épaule contre épaule, chacun regarde maintenant dans une direction différente. D'aucuns disent que c'est le destin et la fatalité. Je ne sais pas ce que c'est. Je reste silencieux et malgré l'été, j'ai un bonnet de ski vert et orange sur la tête. Je crois que c'est juste la vie, c'est n'importe quoi, un nuage qui passe, qu'il faut « laisser faire et c'est très bien ».

Reprenons dans l'ordre les événements tels qu'ils se sont produits :

Quand le chien était chiot, c'est-à-dire bébé, on l'était aussi. Il tenait vaguement la garde devant notre poussette

double. Jumeaux ou pas : on s'en foutait, ni hétérozygotes, ni wisigoths, mais résolument Confipote, notre aliment préféré dont on le nourrissait depuis un hamac tendu dans le jardin entre deux pommiers, source végétale du produit précédemment nommé, en lui tendant affectueusement nos mains farcies. Il nous arrivait parfois de le prendre avec nous en hauteur, on le palpait, le chatouillait, le papouillait... tous les trois sur le dos, ventre en l'air. On le mordait aussi, lui jamais. Il sentait bon le chien, il faisait cela très bien. On mettait notre tête dans sa nuque pour respirer fort son odeur douceâtre et poisseuse. On s'est aimés à trois. On était chiens fous, il était chien, on était fous du chien.

Il a fait allemand première langue comme nous et il a fini par devenir un dalmatien plutôt grand et musclé, blanc tacheté de noir, sans défauts majeurs et d'une noblesse canine que les propriétaires de bouledogues français nous enviaient. Il ne lâchait sa balle que si on disait : AUS ! Ce qui se prononce : ahosse ! (Avec l'accent tonique sur l'avant-dernière syllabe qui est donc ici la première.) C'est à cette condition unique et idéalement énoncée qu'il consentait à déposer sa balle à nos pieds et à nous regarder de ses bons gros yeux ronds marron couleur papillon. À l'arrêt, on pouvait penser à un objet décoratif de porcelaine, en mouvement à un cheval de course. Il possédait d'un côté de lui deux oreilles en forme d'escalopes et de l'autre côté une queue vibrionnante, grâce à laquelle, si cela avait été une antenne, il aurait pu, à n'en pas douter, capter des chaînes de la radio australienne.

On lui a donné un nom de pilote de formule 1 brésilien : Rubens Barrichello, un choix en rapport à la vitesse, au risque, à l'urgence de vivre et de foncer, car l'essentiel pour le chien courant et pour le pilote, ce n'est pas de gagner, c'est de dominer. En plus, cela amuse le vétérinaire.

Cali et moi, quand on n'était pas dans le hamac, notre habitat favori, entendons une authentique toile rapportée du Mexique par nos parents lors de leurs voyages pré-maternité, habitat à bascule qui selon les besoins peut faire office de canoë, de panier de montgolfière, de carrosse de fée ou de tout véhicule tracté par des oiseaux et capable de transporter

les enfants vers les rêves, on se plaisait à lui lancer et relancer sa balle cent fois et davantage si le cœur nous en disait (enfin c'est surtout Cali qui lançait parce que moi, je n'y arrivais pas bien, sauf ce fameux jour où il s'est produit ce que je vais expliquer). Il détalait aussitôt, heureux et superbe, cheval-chien courant, un peu Vélasquez, un peu Rantanplan. Tellement heureux qu'une fois la balle récupérée, il ne la rapportait pas et se sauvait parfois encore plus loin, jusqu'à disparaître derrière l'horizon ou le coin de la rue tant il aimait courir et courir jusqu'à plus soif et rentrer à la maison à des heures où l'on ne l'attendait plus. Il revenait alors, le souffle satisfait, la balle dans la gueule qu'il ne lâchait que pour vider sa gamelle d'eau à grands slurp avant de se mettre en boule dans son panier, où il récupérait de son escapade, dont on se demandait bien où elle avait pu l'emmener, ce qu'il avait bien pu faire, qui il avait bien pu rencontrer, et pourquoi il y était allé avec sa balle jaune ?

Et puis, il y a cette fugue dont il n'est pas revenu. Le mystère de celle-ci ne sera jamais élucidé, pas plus que le mystère de la maladie de Cali. On est obligé de vivre sans tout comprendre de tout, se contenter de voir revenir les chiens de leurs courses éperdues et la fièvre tomber, voir les roses défleurir et se faner, en faire des bouquets avant qu'elles ne disparaissent. Ce n'est pas la peine de faire allégeance à des fées, des anneaux maléfiques, des orcs, gobelins ou Dark Vador, pour empêcher qu'arrivent les choses qu'on ne voudrait pas, rien ne fonctionne. Je sais, j'ai essayé. Alors j'ai pris ma pelle et mon seau et je me suis débrouillé. Et puisque cela n'a pas vraiment fonctionné, je n'ai plus qu'à faire un trou pour enterrer mon chagrin dedans et moi avec.

Cali a eu ses premiers malaises dès l'automne et le chien a fait sa dernière fugue à la même période. Il n'y a rien à chercher car il n'y a rien à comprendre. Si lui était en pleine forme, pour elle, on avait déjà des doutes. On n'avait pas encore décroché le hamac pour cause de fin d'été que le médecin lui prescrivait toute une série d'examens. Elle était restée à la maison quelque temps et s'était ennuyée ferme. Au bout de trois jours à regarder la télévision, elle a déclaré

qu'elle en avait « ras le bol » de vivre comme les vieux, elle a enfilé ses bottes, mis son bonnet vert et orange et sifflé Rubens, le chien, qu'elle appelle « Rub's » pour alléger l'affaire et accélérer le mouvement (car même dans ses mots, elle ne laisse pas de place à l'inaction) et a prévenu la maisonnée :

– Je sors !

J'ai bondi aussi vite que j'ai pu. J'ai peur de tout, peur que ma sœur parte sans moi surtout. J'ai enfilé mes bottes et me suis posté devant elle en même temps que le chien.

– Tes bottes, elle a dit en croisant et décroisant alternativement deux doigts pointés vers mes pieds.

On me dit dyspraxique alors que je suis juste un peu trop dans la lune. Cali est très douée, douée pour tout, sauter sur un cheval qui lui-même sautera des barrières plus hautes qu'elle, mettre ses bottes (d'équitation) du bon côté, mettre des sous de l'autre côté, faire des équations à deux inconnues, se souvenir des choses inutiles telles que l'endroit où l'on range l'épluche-patate ou connaître les attributions des conseils départementaux et leur mode de scrutin. Elle a toujours une trousse complète, sait où est sa carte de cantine, a toujours des kleenex. Moi je renifle. Elle sèche ses cheveux et les brosse, les miens vivent en liberté et sont d'une couleur indéfinie. Elle tient ses couverts avec délicatesse avec ses mains fines aux ongles parfaits, on me dit que ce n'est pas une fourche et mes ongles, je les ronge. Quand elle prend un bain, j'attends qu'elle sorte pour me glisser dans son eau parfumée, rajouter de l'eau brûlante et tremper sans frotter. Si toute chose possède son contraire, je suis ce contraire. Je me prélasse dans un jus délicieusement brûlant tandis qu'elle emploie son énergie à organiser chaque détail de sa vie. D'elle, on dit qu'elle est volontaire, méthodique, organisée. De moi, on ne dit rien, on soupire.

Le pire, c'est quand elle met de la musique et danse, elle connaît des gestes qui ressemblent à des tableaux indiens et en improvise d'autres tellement beaux que l'on dirait un serpent avec huit bras et des ailes dans le dos. Pour résumer : ma sœur fait donc de l'équitation et de la danse avec talent et

elle réussit partout : maison, école, écurie, salle de répétition dont les murs reflètent son image parfaite à l'infini.

Je ne suis pas jaloux. Je ne danse pas, je gesticule. Le reste, on n'en parle même pas. Pendant longtemps, j'ai dit : un cheval, des chevaux.

Vite, je me suis assis par terre pour inverser le montage. La gauche avec le pied gauche, la droite avec le droit et ça y est, je suis prêt, hop, on ne perd pas de temps, j'ai tapé dans mes mains, regardé ma sœur fixement, le chien a fait pareil. Elle a entamé le check-up visuel : les bottes, c'est bon, le bonnet, c'est OK, le boutonnage du manteau, ça ira, la balle du chien, il l'a. C'est correct, top départ, on y va ! Cali a claqué ses mains à son tour, est partie devant, le chien a pris tout de suite la tête, et moi la traîne parce qu'au bout de trois pas j'ai trouvé un escargot de Bourgogne dont la coquille était vide. J'ai mis le doigt dedans pour voir s'il ne serait pas planqué tout au fond.

Près de chez nous coule une rivière ; le chemin qui y mène est détrempé par les pluies incessantes de ces derniers jours. Maintenant, je dois courir pour rattraper ma sœur. Le chien, libre de toute laisse ou tout autre instrument aliénant, est déjà bien loin devant, il longe l'herbe mouillée du bas-côté en reniflant le sol herbeux de biais et en y posant à peine ses pattes car il déteste marcher « dans du mouillé ». On s'amuse souvent de cela, de le regarder sautiller en crabe, se faire le plus léger possible pour garder ses coussinets au sec (je fais pareil quand je sors dans le jardin en chaussons). On peut penser qu'il est vraiment très bête, mais on le dit avec une affection qui dépasse largement les frontières de l'amour ; on aime notre chien autant que lui nous aime et nous le prouve dès qu'il le peut en nous lessivant la joue d'un coup de langue à la bave de limace. Le chien revient vers nous, il lâche la balle qu'il tenait dans la gueule à nos pieds. C'est le signal du début de ce jeu inlassable qui consiste pour nous à l'expédier le plus loin possible et pour lui à la rapporter. Sa balle, c'est sa balise radar, on la lance et il va là où elle va. On lui dit « Cherche ! », et il cherche. Il part à fond, slalome, virevolte et tournicote, à droite, à gauche, fait demi-tour « dès que

possible » avant de s'enrouler autour de sa queue pour ensuite bondir de nouveau en avant et sauter clôtures, flaques et autres obstacles sans se mouiller ni se prendre les roubignoles dans les piques de barbelés. Le dalmatien ne connaît pas la ligne droite et n'écoute alors rien que le bruit de sa propre course qui l'enivre et l'encourage à chercher et chercher encore sa balle, quand bien même il est passé dix fois à côté, avant de stopper net et de regarder en l'air en feignant le renoncement tandis que la balle, immobile à ses pieds, est pour ainsi dire capturée. Et puis, le temps de reprendre son souffle, d'honorer un arbre ou un poteau, quelques gouttes et il repart. Une véritable vie de chien, un hymne à la liberté et à la douce jubilation de l'ignorance, car si l'homme est le seul animal qui sait qu'il va mourir, le chien n'est pas l'homme et il en profite chaque jour que son Dieu des chiens fait pour lui.

J'en arrive aux événements. J'avertis Rubens par un hip-hop de circonstance avant d'envoyer la balle le plus loin possible. Tir exceptionnellement réussi pour le raté que je suis. Pendant le voyage aérien de la balle, on crie « Cherche, cherche ! » et le chien démarre en trombe, prend dix mètres d'avance sur la boucle astrale du projectile qui retombe puis rebondit plusieurs fois avant de terminer sa course... dans la rivière. Sitôt après, Rubens Barrichello, qui déteste l'eau, emporté par l'élan et l'euphorie de sa course, bondit depuis la berge en un plongeon inélégant (si quelqu'un voit un jour un chien plonger avec élégance, qu'il n'hésite pas à mettre un film sur Youtube), disparaît sous l'eau pour ressortir illico en crawl de chien. Ses pattes avant fouettant la surface tandis qu'il mouline en profondeur à l'arrière, son museau à moustaches imitant de manière quasi parfaite l'otarie en milieu marin. On reste un instant interdits. Il n'a jamais supporté qu'on le lave alors qu'il est si beau, le poil blanc, qu'il sent si bon ensuite, mais vraiment, c'est sûr, l'eau et lui, jusqu'à cet instant précis, c'était juste un accessoire à usage exclusif d'étancher la soif. On ne savait même pas qu'il savait nager.

On le suit des yeux, on l'appelle, rien n'y fait ; même en allemand. Dans le fort courant et l'eau chargée de boue, il

poursuit son cent mètres nage libre qu'il enchaîne par un autre et puis plus rien, plus de chien, plus de remous, plus de nouvelles. Il est parti à la nage, a disparu dans le fil de la rivière, on ne le voit plus. On part en criant le long de la rive mais elle est obstruée d'arbres et d'herbes hautes épineuses et difficilement franchissables. Peu de temps après, une péniche chargée de gravier passe en glougloutant et les vagues qui la suivent nous font l'effet d'un chasse-neige derrière lequel plus rien ne vit.

- C'est dingue ça ! s'étonne Cali.
- Il a peut-être été emporté par un tourbillon, je suggère.
- Un tourbillon comme ceux que j'ai dans la tête ?
- Va savoir.

2

Ma sœur est une bombe ; comme Rubens, elle a du chien.

On devrait avoir le droit de se marier avec sa sœur (et avec sa mère aussi, ou les deux). Si ma sœur sait tout faire mieux que moi, cela me permet de vivre confortablement dans son ombre (en admettant que le soleil fasse de l'ombre), de rêvasser et de buller à mon gré. J'entends dire souvent que dans les jumeaux, il y a le dominant et le dominé, il y a les vrais et il y a les faux, cela c'est juste pour faire parler. Je ne suis ni l'un ni l'autre, ils ont beau penser que je cumule tous les DYS (dyspraxique, dyslexique, dyscalculique, dys-faire-son-lit et dys-va-vider-le-lave-vaisselle), je n'ai rien de tout cela, je ne dis rien pour m'éviter des corvées telles qu'aller chercher le pain car, par chance la boulangerie est de l'autre côté de la nationale, et on me croit infichu de regarder avant de traverser. Quand on me pose la question de savoir où je me situe dans la fratrie, je réponds que je ne suis ni dominant ni dominé, je suis juste un domino et ça s'appelle une pirouette.

Le lendemain du jour où le chien a disparu dans un supposé tourbillon, Cali a fait un malaise pendant le cours de maths. C'était un vrai malaise, pas un truc bidon pour se faire accompagner à l'infirmerie histoire d'esquiver une heure de géométrie. Je l'apprends par la rumeur car en raison d'un principe qui veut qu'en me maintenant dans une classe de nains plus jeunes d'un an, j'allais gagner en maturité, j'ai redoublé et je ne suis plus dans la même classe qu'elle. C'était sans compter sur le syndrome de la banane : je suis peut-être

un peu foutraque, mais je mûris quoi qu'il arrive, alors la sonnerie de la reprise des cours a beau sonner, je n'ai pas besoin que l'on me dise quoi faire pour quitter mes coreligionnaires et partir aux nouvelles de ma sœur à travers tout l'établissement.

La même rumeur, un tout petit peu plus loin, propagée à la vitesse d'un courant d'air plus rapide que moi (puisque je viens tout juste de courir sur la longueur d'un couloir où sont flanquées sur le côté, à tout casser, une dizaine de portes de salles de classe), dit qu'une élève est tombée dans l'escalier, puis dans le coma. Et puis, quelques mètres encore pour contourner la loge de la gardienne (et me cogner dans sa porte) et le courant d'air chargé un peu plus de l'air vicié de la puanteur des ragots qui naissent en milieu scolaire les jours de pluie me déborde et affirme que l'élève en question est morte dans l'escalier, morte de sa chute, ou morte d'un malaise qui l'aurait fait chuter, on n'en sait rien. On a juste vu du sang qui giclait de sa tête jusque sur le perron de l'établissement car la gardienne vient de passer avec un seau et un balai (elle aurait pu refermer sa porte en partant). Personne ne sait vraiment qui dit la vérité et qui dit n'importe quoi. Personne ne sait rien et tous improvisent une réalité directement extraite de leurs fantasmes. Ils répètent à l'envi « J'en suis sûr, j'en suis sûr », comme pour s'en convaincre. La seule certitude, c'est qu'il s'agit de ma sœur et qu'il n'y a pas de trace de sang sur le balai de la gardienne, ni sur sa porte au niveau de mon impact, pas plus que celle-ci n'a l'air affolée par quoi que ce soit et observe l'entrée de sa loge sous toutes les coutures en se demandant ce qui a bien pu faire un barouf pareil.

Je poursuis ma course en frottant là où je me suis cogné et j'arrive du côté du hall principal juste à temps pour voir le camion orange fluo des pompiers s'éloigner ; une main lourde mais bienveillante se pose sur mon épaule. Aïe quand même parce que c'est là où je me suis cogné. C'est le chef d'établissement. Je n'ai pas besoin de présenter mon carnet de correspondance (ça tombe bien, je l'ai perdu) pour sortir et foncer, mon sac de cours battant mes flancs et le cœur

tambourinant, jusqu'à la clinique de la ville où l'on m'a dit que ma sœur était conduite. J'y arrive dans un état proche de l'ivresse par asphyxie et je stationne de guingois devant les portes vitrées pour reprendre mon souffle. À travers le sas, je distingue nettement un comptoir avec des secrétaires maquillées et en blouse médicale qui finissent par me repérer. Elles me regardent d'un drôle d'air. J'ai la trouille de m'aventurer là-dedans. C'est sûrement parce que j'y suis né. Dans la rue, autour, tout s'immobilise, les lampadaires (c'est normal), mais aussi les voitures qui passent, les avions dans le ciel ou les allées et venues des visiteurs qui entrent et sortent de l'établissement. Pendant ce temps, je retrouve une respiration régulière et me décide à bouger ; je m'approche des portes automatiques que je déclenche sans le vouloir. Les regards des hôtesse me intimident toujours : est-ce que l'on peut rentrer dans une clinique quand on est encore mineur ? Est-ce que l'on peut pénétrer là-dedans et en ressortir sans choper la grippe espagnole ou le virus Ebola ?

Je bloque mon souffle, ferme à demi les yeux et je fonce. Je franchis les portes, déroule un pas qui se voudrait élastique devant le comptoir et ses hôtesse aux allures snobs et prends directement en face, un couloir bleu pâle éclairé au néon. De part et d'autre s'ouvrent et se ferment des portes à double battant vers des ascenseurs et des escaliers, vers d'autres couloirs aussi. Des gens, soignés ou soignants, déambulent ou restent sans rien faire, les uns pressés par leur boulot, les autres par rien, se reculent contre les murs pour laisser circuler une civière ou tiennent une porte qui de toute façon tient ouverte grâce à un puissant électroaimant. Je cherche ma sœur et c'est fou ce que cela peut être ici et c'est fou ce que cela ne ressemble pas à la vraie vie. C'est finalement par hasard, après avoir ouvert quelques portes et obtenu autant de regards inamicaux que je tombe sur Cali. Elle est seule dans une pièce labellisée « salle d'observation », son sweat a été remplacé par un poncho d'hôpital vert laitue et elle est assise sur une haute civière à roulettes, jambes nues pendant dans le vide. J'entre. Elle surprend ma présence à l'instinct. Les jumeaux savent si l'autre est près d'eux ou pas, grâce à un

mystérieux sens qu'ils partagent avec les chauves-souris (les chauves-souris jumelles, s'entend), et les radars de l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle.

– Et le cha... le cha... wouaf, le chien ? elle me dit.

Elle est pâle, l'œil gauche surveille le côté gauche et l'œil droit regarde vers l'avant. Rien à voir avec un strabisme, on dirait qu'ils sont deux.

– Waouh, comment tu fais ça ? je demande.

Je m'approche, elle sent bizarre, en principe elle n'a pas d'odeur, ou plutôt si : celle de substances sucrées et chaudes, mais là j'inhale un parfum entêtant et froid à la fois, indéfinissable ; si cette odeur avait un goût, cela serait un goût qui serait un bruit, un crissement de craie sur un tableau. Normalement, on ne fait qu'un, pourtant je ne me reconnais pas en elle, on dirait une autre derrière un miroir déformant. Il y a un truc qui dysfonctionne.

– Ça va ? je demande en me retenant de la toucher tellement ce n'est pas elle.

– Ça va ? elle répète en basculant sa tête vers ses genoux, laissant tomber ses cheveux et disparaître son visage.

À la manière dont sa nuque sursaute, au son plaintif qui sort de sa bouche, je pressens qu'elle sanglote.

Je prends son front entre mes mains comme on soulève une coupe de fruits et le redresse, il est glacé et mouillé, j'insiste, hisse son visage à hauteur du mien, son œil gauche est complètement à l'ouest et du droit, elle fait un effort pour me fixer, son front pèse et si je relâche, sa tête retombe avec le poids d'une pastèque.

– J'ai mal à là-bas tout en haut, elle dit en grimaçant.

Et du doigt, elle pointe le plafond au-dessus de sa tête, puis le mur, puis le doigt se rétracte et s'accroche à mon blouson dans un geste involontaire.

– Il me fait mal dedans, mal, elle insiste.

Sa tête-citrouille tient maintenant sans aide, raidie et irriguée par les veines de son cou qui battent avec force. Je retire lentement mes mains, prêt à réagir si toutefois l'ensemble s'inclinait ; de ses yeux qui ne regardent nulle part mais chacun de son côté, s'exprime une douleur que je situe

derrière.

Deux infirmières pénètrent dans la pièce. Je me presse contre le mur pour faire de la place puis finalement recule jusqu'à l'encadrement de la porte. Elles saisissent les poignées du lit à roulettes, déverrouillent les freins, manœuvrent sans un mot dans le local, s'invitent d'un regard à éviter le moindre heurt et quittent la salle d'observation avec ma sœur. Je touche le bras de Cali lorsque le chariot passe à ma hauteur. Appuyée sur les coudes, elle ne réagit pas, son buste est dressé et sa tête bascule vers l'arrière. La dernière image que j'aurai d'elle ce jour-là ce sont ses cheveux qui tombent de son front à l'envers et ses yeux devenus aussi ternes que ceux des dorades allongées dans la glace, au rayon poissons.

Je sors de la clinique sans avoir conscience que je retransverse des couloirs et repasse devant les crâneuses de l'accueil. J'échoue dehors, l'air plus réel, l'odeur des petites villes, pas encore villes de banlieue mais plus tout à fait villes de province : échappements de voitures, feuilles de platanes moisies au sol, crottes de chiens... contrastent avec les sensations olfactives de la clinique. C'est comme si j'avais fait un raccourci clavier. J'étais avec elle, je n'y suis plus. Entre ces deux espaces, ces deux instants : le trou noir. Cali ma sœur jumelle, ma presque moi, voilà qu'elle tanguet et s'échappe derrière un miroir sans tain, un pays qui ne me semble pas être celui des merveilles. Dehors, la nuit commence à tomber et, dans une ambiance douce, des gens se pressent vers les portes vitrées de la clinique qui les avalent avec des bruits de succion. Je reste planté devant le bâtiment, envasé dans le bitume du trottoir, inapte à me décider à bouger lorsque deux visiteurs s'abattent sur moi, oiseaux de grande envergure aux vêtements pas boutonnés, aux gestes vifs, aux voix précipitées : mes parents.

– Ah tu es là ! On te cherche partout. Où est ta sœur ?

– Là-dedans, je réponds en dénonçant l'entrée d'un bras mou.

Mes parents surfent sur la même vague foireuse que moi ; ma mère a pris dix ans, mon père autant ; ils m'abandonnent et foncent vers les portes de la clinique. De colombes, ils se

sont métamorphosés en corbeaux. La maladie, la clinique, les dames de l'accueil aux cheveux tirés en arrière, des odeurs chimiques comme des bateaux ennemis, sans hublot et recouverts de peinture de guerre viennent d'accoster notre îlot de bonheur, ils font chavirer le hamac et leurs cornes de brume résonnent. L'hôpital, ce n'est pas pour nous, c'est pour les vieux, les handi-capés, les gens qui sont nés avec des problèmes ! Nous, on n'a rien à voir avec cela, on est une famille normale, qui achète ses surgelés chez Picard, qui regarde la télé-vision le soir, qui mange des frites le samedi et va en vacances en Corse tous les ans ! Nous, on est papa, maman, le chien, ma sœur et moi. Une famille dans une maison avec tout autour un jardin à moitié en friche, un hamac entre deux pommiers et un arrosoir pour le potager où poussent trois salades qu'on ne mangera jamais. Chez nous, tout le monde travaille, fait du sport ou de la musique, a des projets, des désirs, des choses qui ont à voir avec l'avenir et le bonheur accessible sans effort. Et subitement, plouf, le chien disparaît, et ma sœur est là, assise, jambes pendantes, sur un lit d'hôpital. On est tombés dans un trou, on a eu un accident alors que l'accident, cela ne peut pas nous arriver. Normalement !

3

Cali et moi, on a notre propre langue : le lanvère. On parle le lanvère comme d'autres parlent des langues scandinaves que personne ne pige. Le lanvère, c'est l'envers du verlan avec un peu de verlan. Autrement dit, même les Norvégiens des régions les plus reculées ne peuvent pas comprendre ce que l'on se dit, ma mère encore moins, et mon père on fait gaffe parce qu'il a pigé le mécanisme linguistique, vu qu'il est déjà très fort en tout, dont les maths, ce qui en matière de force mentale est la discipline reine, celle qui domine toutes les autres.

Le lanvère fonctionne comme l'esprit manga des tortues Ninja : on prend un mot, par exemple le mot bonjour, et on l'écrit à l'envers. Cela donne « ruojnob » et se prononce de la même manière que cela s'écrit : ruojnob (quoiqu'il s'écrive aussi « ruojnobe », avec un e à la fin, car rien n'interdit d'ajouter des lettres mortes pour faciliter la lecture, ou d'en retirer si elles ne sont pas nécessaires car tout est bon pour éloigner les curieux au cas où l'on se serve de notre langage à l'écrit).

IlaC et moi (oui, cela fonctionne aussi avec les noms propres), on utilise notre langage dans tous les cas où c'est nécessaire et d'aucuns disent que les vrais jumeaux, donc nous, dans les cas les plus extravagants, utilisent une langue qui leur appartient et provient de leurs relations intra-utérines. On voit bien que ce ne sont pas eux qui se sont coltiné le boulot d'inventeur de ce nouveau dialecte. Toujours

est-il qu'il est très difficile de converser avec des non-initiés, que l'on peut chanter des chansons en entier en lanvère et que, sachant aussi que l'on maîtrise un répertoire que personne n'écoute plus, il nous arrive de reprendre à tue-tête des textes des chanteurs d'autrefois. Par exemple Adamo. Par exemple celle-ci :

« Va mon bateau, tiré par les oiseaux... »

Ce qui donne :

« Av nom toba, réti rap sel zoa. »

Deux mots en verlan, tout le reste en lanvère, orthographe simplifiée. C'est la phrase de base à partir de laquelle s'élabore notre langue secrète.

Tandis que les pluies ont cessé et que les services secrets spéciaux des plus grandes puissances nous jalourent, le hamac, flasque et décoloré, est resté accroché dans le jardin. Décembre débarque à vitesse lente et Noël ne fait pas rêver.

– Edrem, c'est àjéd loëN ! me dit Cali.

– Oui, et tu xeu v oik comme cadeau (on n'est pas obligé d'inverser tous les mots, ni de tout chambouler, il suffit de brouiller les pistes) ?

– Un euqsid lyniv de euqisum knup.

– KO, je réponds. Je te trouve ça.

Avec l'hospitalisation en urgence de Cali et la disparition du chien, l'ambiance à la maison a viré à la savate qui traîne, à l'évier encombré de vaisselle sale. Elle est mélancolique, elle le restera. On a oublié la couleur des fleurs, le goût de l'herbe mouillée et jusqu'à la chaleur du soleil. Plus personne ne s'inquiète de savoir quel temps il va faire. Pourtant, c'est ici, en temps normal, la station où l'avenir météorologique de la planète entière se dessine. Pour se moquer, on surnomme même nos parents « les prédicateurs » : d'un côté, mon père scientifique rationnel et accessoirement météorologue de profession ; de l'autre, ma mère littéraire sensible et accessoirement fleuriste. Leur dada, c'est de prévoir le temps qu'il va faire ; leur passe-temps, ce sont des discussions parfois étranges :

Elle : Le vent a viré au sud-ouest, les jonquilles sont sorties, et j'ai vu passer un vol de canards, il allait vers le

nord. Il va pleuvoir demain.

Lui : On a huit-cents millibars associés à une dépression au niveau des hautes sphères sur sud-sud-ouest (mais tu as raison, ma chérie, le vent a basculé) et des rafales de force 6 sur le golfe de Gascogne, la tendance s'accroît, le ciel va se dégager, il y aura du soleil dès le début de journée.

Elle : En grosses chaussettes à la Sainte-Odette, en minislip à la Saint-Philippe.

Lui : Passe-moi mon ordi, j'ai fait une modélisation sur les cinquante dernières années, je vais comparer.

Aujourd'hui : pas de débats. Ma mère, silencieuse, est postée devant la fenêtre. Elle ne s'aventure pas à pronostiquer le climat du lendemain et semble réaliser que le temps qui passe, en perdant son inertie habituelle, marque un arrêt imprévu en prenant le pouvoir sur le temps qu'il fait. Elle me sourit mais son sourire ruisselle d'inquiétude. Je me poste à côté d'elle :

– Tu regardes quoi, maman ?

– L'hiver.

La météo à huit jours, la médecine, les contrôles de maths ou les chiens égarés obéissent à des lois complexes qui n'ont rien de romantique et décuplent quand on les aborde : ce sont des sciences. Aussi vrai qu'un plus un font toujours deux, nul n'est à l'abri du hasard tel qu'il s'organise dans notre dos et ce que des gens très forts comme mon père n'ont pas prévu, c'est qu'il se passe quelque chose même lorsque les ordinateurs sont éteints.

Anticiper le temps qu'il va faire entre la croûte terrestre et la stratosphère ou prévoir l'avertissement travail que je vais avoir au trimestre prochain si je continue à ce train-là, c'est possible, mais ça reste toujours incertain. L'avenir est un jeu de dominos en quatre dimensions, impossible à attraper. Il nous échappe à tel point que même si je me mets au boulot, je ne peux pas garantir d'améliorer ma moyenne au prochain contrôle de maths. Il n'existe ni boule de cristal, ni application pour smartphone qui puisse dire si le chien va revenir, si ma sœur va guérir ou quel temps il fera l'année

prochaine à la même date. Pourtant, les perspectives existent : les chiens qui se perdent retrouvent souvent le chemin de la niche, quatre-vingt-dix-neuf pour cent des maladies se guérissent et, de préférence, la neige tombe en hiver. Il faut aussi constater que des chiens disparaissent à tout jamais, que l'on a connu des étés pourris et que un pour cent des maladies est mortel.

C'est la première fois que Cali et Rubens ne dorment pas là, qu'ils dorment quelque part sans moi et moi sans eux. Quand quelque chose apparaît, quelque chose disparaît : la maladie débarque, le chien s'envole et je me retrouve tout seul vraiment. Malgré le double vitrage installé l'année dernière, des courants d'air froid transpercent notre nid. À plusieurs reprises, mon père me prend dans ses bras pour me serrer et j'ai l'impression qu'il cherche à colmater une fuite en se servant de moi comme d'une rustine, mais je sais bien que même une bombe anti-crevaision serait sans effet. Les regards que mes parents posent sur moi, par l'insistance étrange qu'ils dégagent, confirment qu'il se passe quelque chose.

– Bah quoi ? je demande.

– Bah rien, ils me répondent à l'unisson et avec un sourire accablé, accompagné d'un regard qui s'enfuit ailleurs.

Le lendemain est un samedi. Je ne me lève pas. Et puis si finalement, mais la matinée est déjà largement entamée. Je trouve papa et maman silencieux, assis face à face de part et d'autre de la table de la cuisine. Elle, les yeux cernés, un mouchoir de papier dans son poing, le même qu'hier. Lui, assis, fixant la table qui est sous son nez, un seul chausson aux pieds d'une jambe secouée d'un tremblement nerveux qui ne cesse pas.

Plus tard dans la journée, après un semblant de repas tiède et silencieux, ils partent pour l'hôpital, ils vont voir ma sœur. Je regarde disparaître le break familial avec l'autocollant « Corsica Ferries » qui date des vacances dernières, le nez collé au carreau. Ils sont bien loin tout à coup, les parfums de myrtes, la mer à vingt-huit degrés et les longues randonnées dans la caillasse pour aller nager dans les

piscines naturelles des eaux de montagne. Le chien courait devant, la truffe au ras du sol, Cali parlait avec l'accent local pour faire rire mes parents et je traînais derrière, me fichant délibérément de l'écart qui s'accroissait entre eux et moi, capturant des lézards et les mettant sur le dos, pour voir si ça fait comme les tortues. Je suis seul à la maison. Provisoirement abandonné, sans même un chien pour me tenir compagnie. Je regarde autour de moi, on était la maison du bonheur, on est devenu la maison désolée. Pas un bruit, pas un rire, pas une musique, personne.

Le silence est d'or, mais en grande quantité, c'est vite pesant.

Je commence par commander le « euqsid lyniv de euqisum knup » sur un site branché en utilisant les codes de la carte de crédit qui traîne sur le frigo, histoire d'avoir tenu ma promesse pour Noël et ensuite il me faut tout de même faire un intense effort d'autopersuasion pour sortir de ma léthargie et prendre une décision. Il y a quelque chose à faire et s'y soustraire serait de toute évidence inscrit dans le registre de la lâcheté, alors je vérifie bien quelle botte va avec quel pied et, même si cela donne le vertige de partir à l'action sans ma sœur, je fais le choix de retourner au bord de la rivière, de reprendre le fil des recherches là où le chien a disparu. Il faut remettre de l'ordre dans le chaos qui nous met en état de sidération : je suis, donc je peux. Retrouver le chien est de l'ordre du possible, il suffit de chercher : si je réussis à ramener Rubens à la maison, interagir avec le destin et participer à la restauration des choses, alors le hasard biologique des maladies, tumeurs et autres véroles verront de quel côté est la Force, il ira se faire pendre ailleurs. De la même manière qu'un Eskimo peut donner son sang à un descendant des Incas ou qu'un éclair d'orage peut faire disjoncter toute une ville, aussi vrai que le cheval blanc d'Henri IV était blanc et que les épinards, ce n'est pas bon, en reprenant le problème à son début, je vais renverser la vapeur et terrasser l'ennemi. Je serai Roland de Roncevaux et Cali guérira et tout redeviendra comme avant.

Top départ.

Un, deux, trois, j'y vais.

Allez hop, c'est parti.

Bon ben... j'y vais... y'j siav !

J'ai déjà un pied à l'extérieur en cette année qui se termine mal. Dans ce paysage fait de boue, je ne distingue plus quelle est la couleur de l'eau, de l'air et du reste, la confusion s'installe. Le déclin météorologique accable la nature la mieux disposée, ici on appelle cela « la ram-bleur ». Même le mot est moche mais quand on est parti, on est parti. Peu importe l'état du ciel ou les réserves de carburant dont je dispose. Je marche. Il suffit de mettre un pied devant l'autre et de recommencer, facile.

À l'endroit où le chien a disparu : rien. Si à tout moment de l'année cette rivière peut avoir des couleurs de lagune d'île tropicale (son sous-sol est calcaire, et le calcaire, c'est blanc, mais quand on verse une rivière dessus : c'est bleu), aujourd'hui elle coule épaisse et chargée de limon (elle est marron-bleu donc). Le volume est important et sa surface possède l'aspect d'une peau de flan cramée, il y passe parfois des branches de bois, des déchets de plastique, des choses à demi immergées ; ici et là, des tourbillons se forment, mais rien qui puisse avaler un chien tout cru, rien qui puisse faire penser à des manifestations mystérieuses, à des monstres du Loch Ness ou des sirènes à tête de vipère.

Je m'arme d'un bâton nerveux, j'entreprends de longer la rive pour descendre le cours du fleuve, je progresse en fouettant une végétation sans feuilles ou en contournant les obstacles, ronces épineuses, lianes et autres arbustes tortueux. Parfois, je me suspends aux branches des aulnes qui plient au-dessus de la rivière et me risque à les contourner au plus près de l'eau en pivotant autour de leur tronc, ensuite je dégage à grands coups d'épée la largeur d'un passage piéton et évolue en serpentant selon les possibilités offertes. Pour m'encourager, je parle à voix haute, j'imagine Cali marchant devant et débroussaillant à la sauvage ; ce n'est pas moi qui élimine les branches, c'est elle. Elle fouette ce qui entrave la progression et je peux y aller les yeux fermés, même si cela n'avance pas vite, je m'encourage ainsi, me dis de continuer

plus loin, que je suis derrière. Enfin, un champ labouré jusqu'aux limites de la berge fera gagner du temps, mais alourdira mes bottes, et puis voici un ancien chemin de halage qui longe le cours de l'eau. J'avance sans quitter la rivière du regard, sans cesser de parler à ma sœur absente mais tellement là, guettant chaque recoin, chaque contre-courant, m'arrêtant parfois pour frotter mes semelles dans l'herbe et m'attendant à trouver pris entre les branches immergées reposant au cœur d'autres détritiques flottants le corps sans vie d'un chien blanc tacheté de noir.

Enfin, le chemin se transforme en une petite route goudronnée. À ses côtés, la rivière prend ses aises, s'élargit et son courant s'essouffle pour venir s'étaler contre les berges. J'accélère le pas et progresse, sur l'autre flanc, je suis frôlé par de rares et anonymes voitures. Plus loin, des balises et des panneaux à la symbolique mystérieuse pour les non-mariniers indiquent la présence imminente d'un barrage. Je m'approche de l'édifice, la rivière est barrée par une solide digue de béton par-dessus laquelle l'eau se déverse bruyamment. Sur le côté il y a une écluse dans laquelle une péniche manœuvre et où des hommes sont affairés. Ce sont des hommes de l'eau, mi-ouvriers, mi-marins, avec des voix viriles pour couvrir le bruit de la chute d'eau et des mains épaisses comme les cordages qu'elles retiennent. « Sneivous oit ed sroujout reso », me dit souvent Cali avant de monter sur son double poney, ou se glisser sous une douche glacée, ou dans une équation à deux inconnues, elle fonce toujours. Foncer, je ne connais pas ce mot, pourtant, c'est à mon tour de forcer les choses et j'ai beau invoquer sa présence, rien à faire, je suis seul et il va falloir éprouver le monde sans qu'elle déblaye devant, continuer à aller de l'avant pour retrouver ce chien.

Planté, immobile et sans réaction, ma poitrine se sou-lève plus que de coutume et j'ai vraiment besoin de faire un effort mental pour réussir à me remettre en route, dépasser la barrière barrée d'un écriteau précisant que nul ne doit la franchir et me retrouver à quelques pas des hommes. Ils sont tout à leur affaire, le bassinage se termine ; l'un d'entre eux court pesamment au poste de pilotage de la péniche pour

relancer les machines et bientôt, de l'arrière du bateau, gicle une importante remontée d'eau, le moteur lancé à toute force dégage un bruit sourd et sitôt les portes de l'écluse ouvertes, la péniche part de l'avant, défile devant moi, longue et sombre, et puis s'efface. L'éclusier resté seul capte ma présence et se tourne vers moi, interrogateur. Je reste bouche ouverte, prêt à retourner du bon côté de la barrière d'un coup de pied aux fesses. L'homme retire sa casquette, se gratte la broussaille qui poussait dessous, me regarde de ses yeux délavés avant de me questionner d'un coup de menton :

– Qu'est-ce qu'y veut ?

J'avale ma salive, gloups, ça prend un peu de temps, et enfin ma glotte est libérée :

– Ma sœur est malade et je cherche mon chien.

L'homme s'est penché vers moi pour décoder la fin de ma phrase que j'ai prononcée dans un souffle :

– Un chien ? Tiens donc ! Quoi comme espèce de chien ? Ce serait-y pas un genre de grand machin blanc et noir, un cent un dalmatiens ? Une sorte d'affûtiaux comme ça ?

J'aspire un grand bol d'air avant de répondre :

– Si, c'est ça.

– Et sa sœur, qu'est-ce qu'elle a ?

– Je ne sais pas, mais c'est pas la grippe.

– Alors viens par là, gamin, je vais te dire.

Je suis l'éclusier jusque dans sa maison. Ça y est, je respire mieux, sauf qu'il m'invite à entrer dans une pièce qui sent très fort le poireau et donne à penser qu'en certaines situations malodorantes, l'apnée, c'est pratique. Une télévision au son coupé diffuse un jeu pour les vieux dans lequel la question est de trouver des mots à partir de lettres tirées au sort. Le long du mur, une cuisinière à charbon diffuse une chaleur poisseuse. C'est un petit homme râblé, il doit vivre à la fois dehors et dedans, sans autre formalité, sans retirer ses chaussures ni fermer la porte : un œil sur la télévision, l'autre sur l'écluse.

Il reste un instant en suspens devant l'écran, le pointe du doigt et annonce que c'est son émission préférée, et puis il décapsule une bière, s'assied à califourchon sur un tabouret et

me dit qu'il va me raconter sa rencontre avec le chien. Avant cela, il avale la moitié de la bouteille cul sec. Je suis debout, je ne bouge pas d'un cheveu. Il entreprend le récit : il était en train de nettoyer les grilles (une chance pour le chien) en amont de l'écluse, même qu'un jour, malgré la signalétique et les GPS qu'ils ont tous, une péniche avec une cargaison de pommes de terre a sauté le barrage. Le marinier en tenait une bonne. La péniche est restée bloquée en équilibre sur la chute d'eau et il a fallu la vider pour lui faire franchir l'obstacle, une grue avec un bras immense a été mise en branle, les habitants du canton ont été invités à venir chercher des pommes de terre gratuites, c'est l'assurance qui offrait. Ensuite la péniche allégée a fini de franchir le barrage, hop, comme un kayak. C'est pour dire que ce barrage, ce n'est pas de la rigolade.

– Oui, mais le chien ?

– Y avait CONSPUER.

– Y avait conspué ?

– Oui, comme mot, il me dit en pointant l'écran du menton.

Il reprend :

– Donc, un autre jour, j'étais sur la passerelle qui traverse au-dessus du barrage, j'essayais de faire franchir l'obstacle à un tronc d'arbre avec une pique, parce que des tas de détritrus viennent se prendre dans les grilles et bon sang si on laisse faire, au bout d'un mois, on n'a plus qu'à fermer la boutique, les arbres, ils viennent tous se mettre en travers et ça s'accumule, c'est comme qui dirait un carambolage, on appelle ça un embâcle, nous autres.

– Le chien, vous l'avez vu monsieur ?

– Un peu que je l'ai vu, et pas seulement... Quand le chien est arrivé, pris dans le courant, la moustache affolée, qu'on aurait dit un phoque, mais un phoque qui aurait le museau tout blanc. Il est venu s'accrocher et il a tenté de monter sur le tronc, mais le tronc a roulé et le chien s'est mis à paniquer et à rouler dessous et comme qui dirait à se noyer. Heureusement, avec mon pique, qui est aussi muni d'un crochet comme ça (il me montre un doigt plié), j'ai pu

crocheter le chien par le collier et je l'ai fait nager jusqu'à la rive. C'est un gros chien, on peut dire que je lui ai sauvé la vie. Tiens d'ailleurs, j'ai gardé le collier. Il est là, tu peux le reprendre. Il y a un numéro de téléphone dessus.

– Mais ?! Pourquoi vous n'avez pas téléphoné ? Vous n'avez pas le téléphone ?

– Bien sûr que j'ai le téléphone. Je m'en sers pour répondre, jamais pour appeler. C'est sûr que si c'est vous qui m'aviez appelé.

– Mais comment je pouvais savoir ?

– Bah, en me téléphonant pardi !

Ah bah oui, je me dis. Les imbéciles ont cet avantage de pouvoir dire des imbécillités sans avoir besoin de réfléchir avant.

– Et après ?

– Bah dame, ensuite, je lui ai donné à manger et il a dormi.

– Et quoi ?

– Il a bon appétit et il a un bon sommeil, dame bon Dieu. Je me suis même demandé s'il n'était pas mort, mais je l'ai entendu ronfler. Une fois qu'il a été reposé, il a trouvé une balle que j'avais récupérée elle aussi dans la rivière, sauf que la balle, moins bête que le chien, elle est venue du côté de l'écluse (je ramasse des tas de choses dans la rivière, un jour, j'ai même trouvé un frigo qui flottait. Je l'ai fait sécher et tiens, il est là, il marche. Ah ah !). Donc, je reprends : le chien, il était toute la journée avec sa balle dans la gueule, on aurait dit une mère avec son petiot. Sitôt il la lâchait, sitôt il était après elle, à la pousser du bout de son nez ou à lui aboyer dessus.

– Et quoi ?

– Pas de panique, gamin, j'y viens. C'était le deuxième jour, ou peut-être le troisième, le chien était sur le quai, il était là avec sa balle dans la gueule tandis que je bassinais une péniche, il l'a lâchée, elle a roulé sur les pierres, elle est tombée dans le bouillon et elle est partie à la suite de la péniche, dans les remous de l'hélice. Le chien a suivi la balle des yeux et puis il l'a suivie. C'est tout. Depuis je ne l'ai plus

revu.

– Il a sauté dans l'eau ?

– Non, il a suivi, par la rive. Par là. En trotinant.

Et de me montrer la direction de l'aval de la rivière. Et de terminer sa bière, d'un coup, pendant que je regarde le chemin qui file droit le long de la rive, droit vers là où le chien est parti.

Mais alors, il n'est pas mort noyé, mon chien, mince alors, c'est chouette ça. Je me sens tout ragaillard à l'annonce de cette nouvelle. Je suis vraiment content. Je m'aperçois que je respire normalement. Je remercie l'homme happé désormais par son jeu télévisé et au moment où je le quitte, il s'exclame :

– CHAÎNETTE : Neuf lettres.

Je regarde l'écran :

– Il y a CANICHE aussi. Sept lettres !

– Oui, mais neuf lettres, c'est mieux.

Mais ce n'est pas un caniche à sa mémère que j'ai retrouvé, c'est MON chien, le plus grand, le plus beau coureur de balles In The World, un athlète de haut niveau, bon coureur, bon nageur, bon chien, capable de gagner un triathlon si seulement il savait faire du vélo.

Je rentre à la maison à fond pour prévenir tout le monde. Il faut aussi avertir Cali, ça va la guérir, évidemment. Je fais le chemin dans l'autre sens et j'arrive en même temps que mes parents qui rentrent de l'hôpital, je les accueille à leur descente de voiture, ils ne savent pas encore que c'est gagné, que l'on va tous revenir très vite à l'état initial, qu'avec les moyens supérieurs dont ils disposent en tant que parents, additionnés aux moyens magiques dont je dispose en tant qu'individu au sortir de l'enfance, qu'avec de la volonté, on vient à bout de tout :

– J'ai retrouvé la trace de Rubens ! Il n'est pas mort !

Ils semblent ne pas m'entendre, récupèrent deux ou trois bricoles dans le coffre et se dirigent lentement vers l'entrée de maison. Je leur emboîte le pas et j'ajoute, impatient :

– Le chien ! Il était à l'écluse, il a suivi une péniche.

Sans mot dire, ils entrent dans la maison, posent leurs

affaires, retirent leurs chaussures pesamment et consentent enfin à me regarder. J'ai gardé mes bottes pleines de boue, je suis au milieu du salon. Je halète :

– Le chien, je sais par où il est parti, je dis, on peut le retrouver... Il faudrait y aller.

Ma mère n'a pas quitté son imper, elle semble petite, elle porte la main sur la bouche, on dirait qu'elle veut vomir, mais ce n'est pas cela, elle retire sa main, dodeline de la tête, détache la ceinture de son trench et me dit :

– Oui, le chien, on est contents. Mais ta sœur...

Et puis soudain, elle se tait, détourne le visage, cesse de dégrafer son vêtement et tire une chaise pour s'asseoir. Mon père poursuit la phrase qu'elle n'a pu conclure :

– C'est très grave.

Il se tait à son tour, referme lentement la porte de la maison et part à travers les pièces, le regard au sol, à la recherche improbable de son chausson. Les cloches de l'église se mettent à sonner et s'installent en contrepoint du silence qui vient de se faire. À travers les fenêtres, à travers les murs qui ne protègent décidément plus de rien, à travers la nuit qui vient tôt quand la saison est froide, la grosse cloche rivalise avec une autre, plus petite mais tout aussi imposante, ce sont les cloches du soir, l'angélus. Elles sonnent d'abord trois fois trois coups, puis en volée confuse. Angélus, ça vient du mot ange, un hommage à l'enfant mort, car un ange c'est un enfant mort. Pendant que les notes s'éloignent dans le soir qui vient, ma sœur jumelle est malade (« C'est très grave » est la seule information qui me sera révélée) et mon chien court quelque part. Sans doute affolé de ne pas retrouver le chemin de la maison, il s'éloigne encore et encore, nul ne sait si sa course éperdue le ramènera jusqu'à cette maison où je suis immobile et bras ballants, comme abandonné dans le blizzard.

CENTRE HOSPITALIER. C'est écrit dessus en lettres immenses et bleues qui restent allumées même en plein jour. L'hôpital est différent de la clinique, bien plus impressionnant : blanc, haut, immense, aussi esthétique que peut l'être une brique de lait stérilisé UHT. Cali y a été transférée pour subir des examens poussés, consulter des spécialistes et être « accompagnée » dans sa pathologie. J'ai bien noté qu'ils n'emploient pas le mot « soignée », j'en déduis que ce n'est donc pas une maladie au sens où on l'entend, avec thermomètre, fièvre et antibiotiques, mais une affection sans doute moins grave, ou plus grave, disons différente. L'ambulance qui l'a conduite jusqu'à ce grand hôpital de cette grande ville roulait au pas pour éviter les secousses car le moindre choc aurait pu avoir des conséquences. Le véhicule anticipait les freinages et le chauffeur jouait de dextérité pour passer les vitesses sans à-coups, il conduisait avec l'idée d'un œuf frais entre lui et les pédales.

Des hommes et des femmes en blanc, avec leur nom sur la poitrine, ont réceptionné Cali précautionneusement, les uns marchant à reculons à l'avant du chariot, tenant les portes ouvertes, les autres poussant l'engin dans lequel, ma sœur, regard fixe, est restée allongée. Ce faisant, ils vérifiaient la bonne tenue du bocal à perfusion accroché à son côté. Cali leur a parlé, elle leur a dit qu'elle avait peur de prendre feu.

Pourquoi l'hôpital me fait-il penser à une brique de lait stérilisé ? Je ne sais pas. Dans le hall, je marche derrière mes

parents, le pas est rapide, on se glisse à travers une petite foule de gens échouée aux portes des ascenseurs, oiseaux malades aux yeux creux et aux ailes noires mal coiffées. J'observe les passagers de la brique, pyjamas hors saison, visages trop jeunes pour être chauves ; d'autres en visite des premiers, tous avec des têtes d'enterrement. On vient là pour guérir ou quoi ?

Plus haut, dans les étages, chacun se disperse vers des couloirs immenses flanqués de doubles portes aux vitres opaques. On se dirige au gré des couloirs dans une protubérance anormale de la ville où se poursuit la vie ordinaire, avec des bus qui roulent, des gens qui attendent, marchent, s'embrassent ou achètent des choses dans des magasins, avec un chien qui passe en courant, sa balle dans la gueule, et évite les passants, dont certains affolés ou d'autres émerveillés s'écrient : Oh, un cent un dalmatiens !

On s'enfonce jusqu'au cœur de la brique de lait par pulsations, comme à contre-courant, de couloirs en étages, d'étages en couloirs, dans autant de veines, d'artères, de conduites, de numéros, de lettres ou de panonceaux lumineux, on est du sang pulsé dans un organisme vivant : Service de médecine générale, Radiographie, Cancéro-logie... mes parents devant, moi derrière, et des portes de verre qui se rabattent successivement sans qu'on ait le réflexe de les éviter. On s'enfonce toujours plus profond. Si cela ne poussait pas derrière, on n'avancerait pas. Le cœur bat de plus en plus fort. On s'approche. Je l'entends. On y est. Il faut s'arrêter ici, s'asseoir et l'on va s'occuper de nous.

Après une attente silencieuse au fond du couloir au sol plastifié et brillant de l'allée C du secteur 110 de l'étage 8, un médecin nous reçoit, sur l'étiquette de sa blouse, c'est précisé : « Antoine Barraqué/Neurologie/Chef de service ». Il est jeune, trop jeune car plus jeune que mes parents qui sont depuis quelques jours bien plus vieux ; ils l'écoutent comme si toute notre existence à venir allait dépendre de lui ; au-dessus de nos têtes, un néon émet des cliquetis électriques. Un nom pareil, normalement on devrait faire un autre métier : culturiste, bûcheron... travailler dans un cirque... ça ne fait

pas sérieux.

Pourtant, il faut admettre que Barraqué parle droit, regarde droit, désigne dans le vide le trajet du sang dans le cerveau de ma sœur, son geste tournicote... Il sait de quoi il parle. Des clichés lui ont permis de visionner par couches successives la cartographie complète du cortex de Cali. Il a beau dire que le cas est très sérieux, on ne perçoit pas d'inquiétude dans son propos. Il ajoute que cet hôpital est à la pointe. Je fixe son alliance qui dessine des courbes et des freinages suivis de tourbillons dans l'espace et devine ce qu'il fera dès que l'on aura le dos tourné, il quittera la brique laitière pour rentrer dans sa jolie maison, retrouver sa femme et ses enfants, rejoindre le cœur chaud de ce que l'on était, nous aussi, il y a peu de temps, une famille solidaire dans le bonheur, comme on en voit dans les publicités et dans les rues des stations balnéaires, l'été.

Avec les gens en blanc, c'est bizarre, on a l'impression qu'ils savent mais ne disent pas tout. Ils ont des têtes à nous expliquer que le lait, c'est bon pour notre croissance, nous disent que c'est riche en calcium mais alors qu'un jardinier amateur saurait nous faire comprendre le principe de la photosynthèse des plantes, eux ne savent pas nous dire pourquoi le calcium, c'est utile. Bref, je ne comprends pas grand-chose à ce que raconte Barraqué ; on dirait bien que mes parents non plus. On poursuit la ronde des consultations (et là, je précise que je n'existe pas, j'accompagne mes parents parce que j'ai suivi le mouvement au départ et l'on m'admet aux consultations sans me virer, sans me demander mon avis, ni si je veux un Coca du distributeur qui est dans le couloir ou si j'ai peur de ce que j'entends), après chaque visite d'un nouveau spécialiste, mon père et ma mère s'interrogent sur ce qui vient de leur être dit, vérifient qu'ils ont bien mis le même sens aux mêmes mots, soupèsent la gravité ou l'espoir de la même manière que l'on évalue du pied, avant de plonger, la température de l'eau d'une piscine. Un médecin (une femme cette fois) évoque des risques (pronostics) à « court terme, moyen terme ou long terme », elle annonce des pourcentages de récidives, des mots précis dans d'autres contextes mais qui

ici ont des contours flous : ça veut dire quoi et combien de temps une évolution à moyen terme (surtout quand c'est prononcé en descendant d'une octave) ? Ça veut dire quoi invasif ? C'est quoi une cellule ronde ? Un tissu mou ? Une escalade thérapeutique ? Elle emploie des formes verbales spécifiques ; je comprends soudainement l'usage et le sens du subjonctif et du conditionnel.

Après une nouvelle séance d'ascenseurs et des traversées d'autres couloirs, on attend de nouveau devant une porte de bois lisse. La rangée de sièges moulés en plastique orange a laissé place à deux chaises tapissées de gris. On est dans un cul-de-sac, un fond de boyau aveugle, pas de fenêtre et l'exiguïté de l'endroit fait penser que derrière cette porte travaillent des gens qui ne traitent pas le tout-venant. Plus l'espace se rétrécit à mesure que l'on s'éloigne du cœur du bâtiment, plus l'éclairage naturel décline et plus on a affaire à des spécialistes spécialisés en spécialités rares. Mon père reste debout, il bouge beaucoup, il dit tout haut qu'à son avis, il y a « quelque chose qui n'est pas cohérent en matière de prévision », il se répond à lui-même : « Estimer l'incertitude d'une prévision est aussi important que la prévision elle-même. » Il se tourne vers ma mère, lui dit : « Hein ? Tu penses ça toi aussi ? » Ma mère acquiesce sans écouter.

Dans ce couloir du bout du monde vivant, la porte s'ouvre sur une pièce très lumineuse. Un homme apparaît dans l'embrasure et soulève ses lunettes pour nous compter mentalement : un, deux, trois. On dirait qu'on est trop nombreux.

– C'est le frère ? il questionne en me dévisageant.

Enfin quelqu'un qui me voit. Espoir, il va peut-être me proposer un Coca.

– Oui, je réponds de la tête.

D'un signe discret, il nous fait signe d'entrer dans son bureau et nous tient la porte ouverte. Quand je passe à sa hauteur, son regard altier devient plus insistant car il scrute de toute évidence l'intérieur de mon crâne.

L'endroit est encombré. Sur les meubles, des ouvrages de médecine ouverts et un tapis de feuilles imprimées en lettres

minuscules rivalisent avec des enveloppes contenant des radiographies. Certaines piles en équilibre précaire résistent à la gravité. Je m'assieds en retrait, sur une chaise adossée à un mur, prenant garde à ne rien bousculer. Mes parents sont devant moi, de dos, et font face au médecin, désormais assis à son bureau, il a deux téléphones portables qui dépassent de chacune de ses deux poches de poitrine. Au mur derrière moi, un tableau moderne immense et, par la fenêtre, la ville dont, de ma chaise, j'aperçois les antennes et les cheminées qui se dressent sur les plus hauts bâtiments. Le médecin, un neurochirurgien cette fois, porte un pull que l'on devine sous sa blouse plus académique. Un professeur de médecine est un être humain comme les autres, mais je me demande comment celui-ci fait pour supporter un pull-over avec cette chaleur. Pas étonnant qu'il s'essuie souvent le front quand il parle :

– Il y a des solutions. On pourrait tenter un nouveau traitement parce que l'hôpital est équipé : le gamma kniffe (radiochirurgie en français), mon confrère a dû vous en parler (il regarde par-dessus ses mini-lunettes, mes parents se concertent d'un coup d'œil... non, il ne nous en a pas parlé, enfin oui, si, peut-être, ah oui, il nous en a parlé, excusez-nous, l'émotion)... Ça évite l'opération, on diminue le risque d'abîmer le cortex mais il reste toujours celui d'endommager le nerf optique, de manière irréversible. Dans le cas de votre fille, j'ai envie de privilégier l'opération, c'est ce qui est préférable. Je propose une exérèse totale, retirer toute la tumeur. Bien sûr, je ne vous cache pas que l'on est dans une zone fragile. C'est très délicat, mais ce n'est pas mission impossible. Cela dit, quelle que soit la méthode, il y a un risque, un à dix pour cent des patients. Quel risque ? demande mon père. Le décès, répond le médecin, et puis des séquelles incontournables : après l'opération l'hypophyse fonctionne généralement peu ou mal et il y a un déficit hormonal (hypopituitarisme), parfois le sujet doit prendre des substituts d'hormones pour continuer à grandir et se développer (grandir, c'est la taille, se développer, ce sont les organes), de la desmopressine pour réguler le diabète, mais le plus embêtant ce sont les problèmes d'alimentation. Le sujet

perd le contrôle de l'appétit, compulsion alimentaire et intolérance à la frustration. Le mieux, c'est que toute la famille se mette au même régime, ni sucré, ni gras, ni trop calorique. Vous faites du sport ? Tant mieux. Tous ensemble ? Parfait. Bien entendu, on n'en est pas là, il faut rester pragmatique, on avance pas à pas, on ne sait pas tout. On peut découvrir des choses, bonnes ou moins bonnes, mais on a des solutions. Surtout des solutions. Il faudra aussi envisager de la chimiothérapie associée à une radiothérapie. Mais doucement, je vous le redis, chaque chose en son temps : on n'en est pas là, « Patience et longueur de temps, font plus que force ni que rage », disait le poète, hein ?

Il se lève, un sourire confiant aux lèvres, l'entretien s'achève là. L'emploi du « on » est rassurant, il implique d'autres que nous. Ce n'est pas seulement notre problème, c'est aussi le sien, le leur, celui de tout l'étage et de tout ce bâtiment avec ce qu'il contient de têtes pensantes, de savants, de gens en blanc qui savent. Toute la structure va vibrer à l'antenne de la santé de Cali, les imprimantes vont éditer des cartes de son flux sanguin, les infirmières courir apporter des radios au service des radios qui va les transmettre toutes affaires cessantes au neurochirurgien, au neurologue, à tous les spécialistes en « ogue » qui feront tourner leurs machines, leurs idées et se livreront corps et âme à sa guérison.

Je n'écoute plus, dans ma tête, je décompte de cinq cents jusqu'à zéro et si je réussis sans m'arrêter, cela va sans doute contribuer aussi à faire avancer la guérison.

Après le médecin, on va voir Cali dans sa chambre. Il est quatre heures de l'après-midi, mais elle dort depuis ce matin. Des appareils étranges, sismographes du corps humain qui transforment en chiffres et en courbes sinusoïdales les pulsations, les flux et les reflux de son organisme, clignent et émettent des chuintements réguliers. L'infirmière de service nous rejoint, elle nous dit que Cali dort beaucoup et que c'est normal, elle a mal à la tête (céphalées), elle a mal aux yeux (algie ophtalmique), elle ne veut plus de la télévision (ras le bol), elle veut du chocolat (caprice).

J'ai fini de compter. Je joue un moment avec les robinets

d'oxygène, me fais enguirlander (touche pas !) et l'on repart.

Retour en voiture, essuie-glaces à fond, la pluie évince les nuages en gros bancs cotonneux et déjà un arc-en-ciel indique la route à suivre, on va passer dessous et se faire irradier par la lumière fragmentée.

– Papa, je demande sans mesurer les conséquences de ce genre de question à un type dont le job, c'est de prévoir le temps qu'il va faire les huit prochains jours : Ça vient d'où les arcs-en-ciel ?

– Lorsque l'on est placés dos au soleil, les rayons que l'on voit sont réfléchis par les gouttes d'eau. Quand un rayon lumineux pénètre une goutte d'eau, il est dévié en fonction de l'indice de réfraction de l'eau. Je dirais environ 1,33. Puis il est réfléchi sur la surface interne de la goutte, puis à nouveau dévié en sortant...

Je n'écoute déjà plus. Ma question aura au moins eu le mérite de lui faire recouvrer la parole. On s'approche de l'arc-en-ciel et il se dérobe, quand on croit l'atteindre il va plus loin. Les vérités qui échappent à mon pouvoir n'échappent pas à celui de mon père, car s'il n'est pas médecin, il est tout de même scientifique : il poursuit sa litanie explicative :

– Au final, entre le rayon entrant et celui sortant de la goutte, il se forme un angle de quarante-deux degrés. Pour que l'on perçoive le rayon diffracté, il faut que l'un des rayons émergeant de la goutte d'eau atteigne l'œil. Comme la goutte d'eau a une forme quasiment sphérique, chacun des rayons est réfléchi différemment selon son point d'entrée dans la goutte. Du coup, les rayons forment un cône de lumière autour de la goutte...

Il n'aurait pas pu être médecin, guérir les gens, tout ça... il est trop mortel.

– ... ce sont les rayons sortant sur le côté de la goutte qui sont perçus. C'est d'ailleurs pour cela que l'arc-en-ciel est courbé. S'il n'y avait pas d'horizon, on percevrait un cercle complet. Mais cela c'est un privilège réservé aux aviateurs. Cela te va ? Tu as compris ?

– Moui, je réponds. Et Cali, elle a quoi alors ?

Cette fois, l'arc-en-ciel disparaît pour de bon et le

spécialiste en gouttes d'eau repère l'usage de la parole. Je détache ma ceinture, je me penche entre les deux sièges avant. Je réitère ma question. J'articule clairement dans l'attente d'une réponse définitive :

– Elle a quoi, Cali ?

– On aimerait bien savoir, me répondent mes deux parents en même temps, ce qui est le signe majeur qu'ils possèdent eux aussi un langage qui leur est propre, celui de dire la même phrase au même moment.

Même les jumeaux ne savent pas faire cela. Il faut s'aimer très fort et avoir une grande habitude de l'amour, ce qui permet de penser et de dire, à la même seconde, la même chose.

Même si on fait semblant d'être une fratrie de trois, on sait bien que le chien a été adopté, il y a bien longtemps que l'on s'est résignés à lui avouer ce que nos parents étaient infichus de lui dire. On s'est assis par terre, en tailleur, on lui tapotait la truffe du doigt pour être certains qu'il comprenne :

– Oui Rubens, mon vieux « snébuR », tu es orphelin, on t'a adopté. Tu étais abandonné dans un chenil miteux avec d'autres qui te ressemblaient mais ne pouvaient pas te saquer et te piquaient ta part dans la gamelle collective et grâce à nous tu as une famille qui t'aime et qui te donne de bonnes croquettes, du Confipote et des caresses... Au début, tu étais mutique, tu ne savais pas parler, mais on t'a appris le langage des jumeaux et si tu voulais tu pourrais communiquer correctement, hein snébuR, c'est vrai que tu pourrais ? Réponds !

– Il ne répond pas.

Il se lèche même les parties comme si ce qu'on lui disait lui inspirait des choses pas avouables.

– C'est à cause de son traumatisme d'enfance.

– Il faut qu'on le recharge.

C'est là qu'on le prend chacun par une joue et qu'on l'embrasse : smac, smac, smac, des dizaines de fois, jus-qu'à ce qu'il décide qu'il en a marre et se débine sans même dire merci.

– Il ne peut pas nous remercier, il n'a pas encore tout à fait le langage.

– Et icrem, ça t'arracherait la elueug ?

Depuis son adoption, du temps a passé et le chien a largement dépassé la date limite prescrite sur l'emballage : quatorze ans et demi. Si on s'en réfère aux statistiques de sa race, il devrait être déjà six pieds sous terre. Il a passé toutes ces années à courir dans le soleil avec sa balle, ou à rester là, immobile et lourdingue dans nos pattes ou son panier. On ne le croyait pas capable de fuguer aussi durablement, en fait. On le croyait surtout capable de ne rien faire : ni télévision, ni journal, ni mots fléchés, juste lâcher des pets et des soupirs. Même si parfois il quittait son sofa, c'était juste pour un passage éclair à sa gamelle où il absorbait sans aucune comparaison de vulgarité des croquettes estampillées « chien adulte protéines plus ». Rubens, à la manière d'un boa, avale tout sans mâcher (à noter cependant qu'il est très bien dressé, et est capable de mettre son appétit d'ogre en suspens tant qu'on ne lui a pas délivré l'ordre : À table ! ce qui en allemand se dit zu Tisch bitte. Attention à bien respecter l'accent tonique). Une fois gavé, il peut s'affaler dans son panier pour une digestion qui dure plusieurs heures à l'issue desquelles il est prêt à repartir pour de nouvelles aventures vers lesquelles il ne va jamais sans sa balle. Cette balle jaune, compagnon de chacune de ses expériences canines, toujours entre ses pattes, ou dans sa gueule, ou dans son champ de vision, ou les trois à la fois, ce qui le fait loucher de manière cocasse. Ce chien est attaché à sa balle comme la flamme à sa bougie, l'un sans l'autre, il leur manque l'étincelle. À force de jouer avec et de mordre dedans, il l'use, alors pour lui éviter de virer neurasthénique, on lui en fournit régulièrement des nouvelles. On les achète au Monoprix où elles sont vendues par trois superposées en grappe dans un emballage qui aurait pu satisfaire du saucisson : une jaune, une bleue, une rouge. Le filet qui les contient est amusant, une fois vide, on peut se l'enfiler sur la tête et brailler « Haut les mains » dans l'oreille de sa sœur avant de l'attraper par le cou et la mettre par terre, la tabasser pour de faux jusqu'à ce qu'elle me mette une tarte, me traite de débile mental et s'adressant au chien, crie « Balles neuves » (elle a fait cinq ans de tennis avant de faire

danse et équitation) et ce disant, escamote la vieille au profit de la nouvelle, et le chien, bête comme un chien, croit que c'est la même depuis toujours.

Seules les jaunes l'intéressent ; les autres seront remisées dans le garage. On a bien tenté un semblant de tennis avec, de jouer aux boules, rien à faire, ce sont des balles de chien, elles ne savent qu'être mordues ou être lancées à la main et rapportées dans une gueule salivante et joyeuse. Du coup, on a du stock. On s'en servira pour le prochain chien, quand celui-ci sera usé, ce qui ne devrait pas tarder, on s'y est préparés, le vétérinaire nous l'a dit : quatorze ans et demi, c'est un beau score.

Rubens est donc un sacré chien. Malgré les tonnes de compensation en caresses et gâteaux de chiens, cela ne l'a jamais empêché de faire des fugues. Cali affirme qu'il cherche sans cesse sa famille et prétend qu'autrefois, elle et moi, on était siamois. On a souvent cherché par quelle partie du corps on était collés. On passait du temps, dos contre dos, tête contre tête, cuisse contre cuisse pour voir dans quelle position on tenait le plus longtemps. On pouvait mettre la table ou passer l'aspirateur sans se détacher. On en a conclu que le plus pratique eût été d'avoir été collés par la paume de la main, sauf pour aller faire pipi en ce qui me concerne.

– Tu aurais peut-être pu ressip sans en mettre partout autour de la cuvette ? m'a dit Cali un jour.

C'était quand déjà ?

Cela fait longtemps qu'elle n'est plus à la maison, que je vis seul avec mes parents, sans sœur et sans chien, sans les deux dimensions supplémentaires de moi. Pourtant, ma sœur absente, je prends confiance, je gagne en mobilité. Tellement que je suis même très agité, du moins à l'intérieur, je suis incapable de me concentrer plus de quelques minutes, qu'il s'agisse des maths ou d'un jeu vidéo, toute chose a perdu son épaisseur et je me découvre incapable de persister dans rien, de n'être curieux de rien. Je gigote plus que je ne m'active et, conséquences immédiates, je suis de plus en plus maladroit et je casse beaucoup de choses malgré moi.

Les seuls moments où je reste concentré sont ces instants

que j'appelle mes « prières secrètes ». Je me fixe un but, souvent associé à des chiffres, et je m'y colle. J'y associe souvent un élément extérieur et plus ou moins prévisible (si le facteur passe avant que je n'atteigne le demi-million : c'est gagné). J'ai aussi élevé une petite chapelle dans la chambre de Cali, sur son bureau. J'ai mis une photo de nous deux quand on était chez Mickey, des bougies chauffe-plat tout autour, son bonnet de ski posé à plat devant et une balle de fusil non explosée que j'ai trouvée un jour en me promenant avec Cali et qui nous a toujours fait flipper, par le rapport entre sa petite taille et les conséquences qu'elle peut produire. Et bien sûr, le collier du chien, avec sa médaille et son numéro de téléphone. Le tout agréablement disposé et de manière symétrique selon l'esprit des Incas, des guerriers massai d'Afrique de l'Est, de ma mère quand elle range ma chambre.

Quelque chose d'indéterminé m'encourage à chercher mon chien, à aider ma sœur, à rassembler ma meute pour recréer une tribu démantelée par une guerre. Je cherche des moyens d'agir qui me sont accessibles, et même si leur efficacité est aléatoire car la plupart consistent en ces paris débiles et farcis de chiffres et de personnages mystiques, ça me fait du bien ; cela me donne le sentiment d'être utile. Puisqu'il semble qu'aucune règle d'équation permette d'aller directement au résultat, j'emprunte d'autres voies : rester la tête immergée dans la baignoire et compter jusqu'à cent, se brosser les dents deux fois trois minutes, rester immobile et les yeux fermés debout sur une chaise et compter de cent en cent de zéro jusqu'à un million. Si j'y arrive, grâce à mes efforts et à ma grande piété religieuse et chiffrée, quelque chose d'immatériel mais à forme humaine, que j'imagine barbu, vêtu de blanc et qui dirige le monde, va se sentir agréé de mes efforts et appuiera sur un gros bouton rouge sur lequel est écrit GUÉRISON pour ma sœur, et ICI, AU PIED LE CHIEN, pour mon chien.

Je suis justement en pleine position statique sur une jambe et les mains jointes devant la fenêtre qui donne sur la rue en m'étant donné comme consigne irrévocable de réussir

à atteindre mille avant le passage de la dixième voiture, à condition qu'elle soit verte, et ce pour que la magie opère, et que cette fois soit la fois définitive, celle qui enfin enclenche le mécanisme dans le sens que je veux, quand, à travers les portes, j'entends une conversation téléphonique. Ma mère parle de moi avec quelqu'un :

– Il est désorganisé, comme éclaté de l'intérieur, déjà qu'avant il était dans la confusion, alors là, c'est le pompon.

Et puis mon père, un peu plus tard, au même téléphone (pas de voiture verte, trop de grises, j'ai étendu les probabilités jusqu'à cent et j'ai renoncé, les gens n'achètent donc pas de voiture verte ? C'est mauvais signe) :

– Son frère ? En pleine forme ! Avec lui, tu sais, c'est un peu comme prévoir la météo, c'est difficile. Si on pouvait informatiser ses malades et ses ratés, on ferait exploser tous les ordinateurs de chez Microsoft. Ce gamin, c'est la théorie du chaos à lui tout seul. Il plane à hauteur de nuages, il y a toujours une turbulence qui traîne dans son sillage (c'est ce qui fait son charme, c'est certain, mais on voit que tu ne vis pas avec lui). Ce qui est étrange, c'est qu'on s'était inconsciemment préparés à ce que ça soit lui qui pose problème, et tu vois, c'est sa sœur. Je dis tout le temps que je n'aime pas le beau temps, que je préfère les tempêtes, mais là on est servis.

Je vais dans la chambre de Cali, je prélève le bonnet vert et orange au dispositif de prière, je regarde le pompon. J'appuie dessus, il est mou, en matière molle et rempli de vide finalement. Alors oui, on se ressemble. Je mets le bonnet sur ma tête et mes bottes à l'envers, pied gauche dans la botte droite et inversement. Je retourne à l'écluse, j'ai une sœur absente pour cause de maladie et un chien à retrouver pour cause de noyade. Ce n'est pas en grimpant sur une chaise que cela va s'arranger.

Je suis peut-être « éclaté de l'intérieur » mais la surface est intacte, la preuve : l'éclusier me reconnaît. Il m'apprend que la péniche s'appelle HÉLÈNE, elle franchit l'écluse une fois par semaine pour aller charger du gravier plus haut ; elle redescend lorsqu'elle est pleine et va s'amarrer à trois

kilomètres d'ici en aval. Je décide d'y aller dès maintenant.

À mi-chemin, j'inverse le montage au niveau de mes pieds. C'est quand même plus pratique.

J'arrive à la péniche, gros cachalot noir et mort, amarrée, enfoncée à mi-coque, emplie de cailloux. Ce n'est pas une péniche au long cours, celle-ci ne fait que des navettes. Elle navigue depuis les sablières en amont de l'écluse pour charger des cailloux et redescend jusqu'ici où une gigantesque pelleuse les décharge pour les déposer à travers un entonnoir sur de longs tapis roulants. La caillasse chemine ensuite vers une machine grosse comme une station lunaire et appelée trieuse-concasseuse, une fois le travail effectué, elle sera stockée en d'imposants terrils.

À l'arrière de la péniche, mis à part un drapeau corse dont on se demande à quoi il sert, il y a une cabine ; sur le pont, une voiture et derrière la cabine, un solide bras articulé que je devine utile pour faire passer la voiture de la péniche à la route. Il y a une passerelle fermée par une chaînette, mais rien pour signaler ma présence, je cherche la sonnette, pas de sonnette, une cloche, pas de cloche. On ne s'introduit pas dans une péniche comme dans un appartement. Enfin, une voix en provenance de la voiture ficelée sur le pont retentit. Au volant : un homme, il a le coude au carreau et fume une pipe au tuyau très long que l'on croirait sortie du Seigneur des anneaux.

– On me cherche ? il demande simplement avec un accent conforme au drapeau vu précédemment.

– Oui, enfin non. Je cherche un chien, je réponds.

– Un chien qui cherche sa balle ? il enchaîne, sans même me regarder.

– Oui, un chien blanc avec des taches noires et une balle.

Le marinier tire alors une longue bouffée de tabac, tourne la tête vers moi et expédie la fumée loin devant lui. Il me regarde depuis de petits yeux noirs, billes de verre fondu, et répond enfin :

– Vu. Je l'ai vu. Je l'ai jetée il n'y a pas longtemps.

– Jeté ?

– Je l'ai jetée sur le tapis roulant.

– Jeté le chien ? je questionne interloqué.
– Personne n’a dit qu’il avait jeté de chien, il répond.
– Ben si, vous me dites que vous l’avez jeté sur un tapis roulant.

– Pas le chien, la balle. Comme cela j’étais sûr de me débarrasser du cabot, rapport qu’il suivait tout le temps la balle.

L’homme se tait ensuite. Je cherche une explication, une suite à donner à la conversation et à ma procédure de recherche momentanément enlisée. Il reprend de lui-même :

– Un jour, j’ai ramassé une balle dans l’eau avec ma grande épuisette. J’ai posé la balle ici, sur le pont et puis j’ai vu qu’il y avait ce chien qui courait tout le temps le long de la rive en me regardant naviguer. Je remontais la rivière, il remontait, je descendais, il descendait. Cavalier après une péniche comme ça toute la journée ce n’est pas une vie pour un chien.

– Et alors ?

– Ben, j’ai lancé la balle sur le tapis roulant. Le chien l’a suivie.

– Il l’a suivie ?

– Oui, il est parti le long du tapis roulant.

Je suis des yeux le long périple du tapis roulant, il file droit dans la plaine, longe des étangs et prend ensuite un virage, on le devine qui s’avance jusqu’aux monticules autour desquels s’agite une noria de camions-bennes.

Le regard vers le fleuve qui fuit en aval, m’oubliant provisoirement, le marinier se prend à rêver :

– Tu regardes le tapis roulant ? Je regarde le fleuve. Au bout du fleuve, il y a la mer, et au bout de la mer ? Je ne sais pas, je n’en ai pas encore vu la fin. Peut-être qu’il n’y en a pas. Moi le soir, quand les chiens se taisent, j’entends tourner la planète.

Et il aspire une longue bouffée, comme s’il fumait le monde par l’intérieur.

Le tapis roulant file sur un bon kilomètre et se termine près des grands tas de sable et des machines jaunes là-bas. Il est temps de rentrer à la maison, l’heure où l’on peut, à

condition d'avoir une ouïe de marinier, entendre grincer les engrenages qui font tourner la terre. Je me contente modestement du bruit de mes pas et de savoir où vont reprendre les recherches.

Mis à part le disque que Cali a punaisé au-dessus de son lit à l'hôpital, un disque avec la photo d'un type qui fracasse une guitare électrique sur la scène, on a escamoté les fêtes de Noël comme on a pu. L'évidence nouvelle, c'est que pour savoir, il faut opérer et ensuite le traitement sera long et difficile. Alors, on repasse les risques en revue, et voici que réapparaissent les pourcentages. Après le corps médical, on consultera les gens de la famille et les amis, pour finalement s'apercevoir qu'il n'y a pas que pour régler le problème d'une cheminée qui fume que l'on a des ingénieurs haut de gamme dans notre entourage. J'entends dire que l'on pourrait aller consulter un naturopathe aux États-Unis, mais que ça ne sera pas un voyage d'agrément, ça coûte une blinde et on n'aime pas l'idée que les plus efficaces soient ailleurs qu'ici. En France, on a des spécialistes, on a rencontré les meilleurs, paraît-il, et puis la médecine traditionnelle, franchement, si on avait inventé mieux, ça se saurait. Quant au chien, tout le monde s'en fiche, il peut toujours hurler à la mort dans la nuit quelque part loin d'ici, on n'en parle même pas.

L'hiver est là, planté au milieu des discussions, arbres squelettes qui tendent leurs os dans un ciel vide ; pas de neige, c'est le pire des hivers, le faux doux, celui qui prolonge l'automne à l'infini, ni glace ni grattage des vitres des voitures et un thermomètre qui fait le yoyo juste au-dessus de zéro sans jamais s'aventurer dans le négatif. Les gens se plaignent : il n'y a plus de saisons. Mon père lève son nez de son

ordinateur et de ses graphiques de prévision, il s'énervé : tant que l'on continuera à considérer que le soleil c'est une lampe à bronzer et que la pluie ça sert à enquiquiner les vacanciers, la planète sera mal barrée. Ma mère traîne la savate, ne quitte pas son trench de l'hiver alors que d'ordinaire on ne l'a jamais vue habillée deux fois de la même manière. Ses joues sont dépigmentées. Sous ses yeux, deux zones délavées : les larmes.

Les feuilles sont toutes tombées, les cheveux de Cali pas encore. Le jardin est couleur de boue, tapissé par les feuilles des arbres qu'on n'a pas eu le courage de ramasser et ma sœur arrachera avant le printemps elle-même ses dernières mèches. Dans le jardin, ça et là, les taupes s'amuse à faire des monticules qui resteront en l'état et le hamac continue à pourrir lentement. Plus bas, la rivière coule sobrement, complètement marron désormais. Le reste est dans les mêmes tons ; regarder dehors, c'est observer le reflet de notre âme. Cali ne sortira pas de sitôt de l'hôpital et la planète est mal barrée. Je suis souvent le nez au carreau, inerte ; sans ma sœur, je suis en vie mais sans envie, elle est ma boîte à idées. Elle seule saurait mettre un bon coup d'accélérateur pour faire exploser en le pénétrant le nuage de morosité, faire valser de la couleur sur tout cela ou transformer le ciel en canon à neige, qu'il en tombe à gogo, qu'on puisse entendre nos pas crisser, qu'on parte elle et moi en tournoyant vers une aventure et un arc-en-ciel qu'elle aura imaginés, qu'elle me tende sa main glacée et éclate de son rire qui me manque tant sous son bonnet de grosse laine vert et orange à pompon et oreillettes.

Ma mère me dit que je vais prendre racine à rester planté là. Je me dis qu'en comptant de cent en cent, de dix-huit mille six cent quatre-vingt-dix-neuf jusqu'à sept mille deux cent trois...

Et puis quoi ? Oui, je prends racine, Cali, le chien et moi, on est solides comme l'arbre, on n'est qu'un, une seule cellule, je suis les freins, elle est le moteur, lui le carburant, mais nous voici en panne et seule une tornade tropicale pourrait faire

bouger nos branches. Puisque le vent se refuse à souffler, je reste sans bouger, si je fais ce décompte en silence dans ma tête : elle sortira de la grande brique blanche dans l'aube immaculée vêtue d'une longue tunique et autour d'elle un soleil brillera de mille feux. Elle guérira, recommencera à danser et le chien reviendra. Il faut que je me concentre sur ce décompte, je dois y arriver et juguler la léthargie insupportable du destin, tout faire plutôt que de le subir : je scande silencieusement. Cela prendra le temps qu'il faudra. Je vais franchir la barre des dix mille, en gros la moitié de l'incantation quand ma mère me demande si un chocolat chaud me ferait plaisir. Je ne réponds pas, je m'applique à poursuivre ma litanie, lui dire oui pourrait tuer ma sœur.

– Un anticyclone en approche, annonce mon père. Il est gonflé comme un ballon kangourou. Ciel dégagé, cela veut dire températures en baisse. Il va falloir gratter les vitres le matin. On parie ?

Personne n'a envie de parier, d'autant qu'il s'est planté. Le thermomètre végète lamentablement et toute la station météo familiale avec (capteurs sur le toit, sondeurs sur les fenêtres, anémomètre et autres pluviomètres disséminés de-ci de-là), pas moyen de le faire partir à la baisse, j'ai beau tapoter le tube de mercure, cela ne descend pas. Il n'y aura pas de neige cette année et mes incantations pédalent dans le vide : j'ai beau aligner les chiffres et les désaligner, les retourner dans tous les sens, contraindre mon cerveau à interférer sur les événements qui ne dépendent pas de lui, Cali passera l'hiver à l'hôpital.

Il n'y a que des jumeaux pour comprendre. Je suis en partie dans son corps et elle est en partie dans le mien, nous séparer ne présente qu'un intérêt pour les autres et ajoute de la douleur : celle du manque. Sa maladie m'appartient autant qu'à elle. On ne soigne pas une grippe en coupant un bras au malade, pour cette raison, elle a besoin de moi. Cali ne dort plus et est restée totalement éveillée ces trois dernières nuits. Une histoire de dérégulation des endomorphines qui permettent l'endormissement. On ne lui donne pas de traitement pour l'instant, car son corps est saturé. On parle de

globules cette fois, des blancs et des rouges, ce qui tend à prouver qu'ils n'existent pas seulement dans les livres de sciences mais que c'est une réalité du corps humain. Son crâne est entièrement débarrassé de cheveux désormais. Elle va être opérée. Ensuite, elle aura de la radiothérapie et de la chimiothérapie.

– Quand ça ?

– Demain.

– Tout ça le même jour ?

– Mais non ça va durer des semaines et des semaines. Des mois peut-être.

On va ouvrir sa tour de contrôle, re-paramétrer ses neurones et vérifier si son liquide céphalorachidien a bien la couleur du sirop de framboise. Elle me montre à quel endroit ils vont forer.

Puisqu'on ne me dit rien, je questionne l'intéressée :

– Pourquoi on t'opère ?

– J'ai une maladie grave, la Célinedion. La musique de Titanic en boucle dans la tête.

– Ouaouh ! Ça se soigne ?

– Oui, ils vont m'inoculer la Ladyagate, c'est un virus exotique.

– Je crois que je préférerais crever.

– Moi aussi.

– N'empêche, ils vont bien se marrer quand ils vont voir que tu n'as que deux neurones.

– Et toi, ça ne servirait à rien de t'opérer. Ta tête d'oiseau, elle est vide.

– Au lieu de reboucher le trou, demande-leur de te mettre une petite cheminée, ça fera sortir la fumée quand tu réfléchis pour dire des méchancetés.

Je rigole mais je me force, Cali aussi. Quand on n'utilise pas le lanvère, on parle en circonlocutions, sans nommer les choses vraiment, c'est aussi une gymnastique compréhensible que par nous deux. Par contre, quand je m'adresse au médecin pour savoir si on ne pourrait pas ajouter un lit pour moi dans la chambre, c'est du bon français mais il ne comprend pas ma question :

– C'est pas prévu comme cela, il répond.

– Ce n'est pas Météo France ici. On doit pouvoir changer les prévisions, j'argumente.

Et tac, prends ça dans les gencives. Je ne suis pas là pour participer à un vrai-faux débat scolaire où on nous demande de nous exprimer et d'écouter les autres pour nous mettre une note à la fin, j'utilise l'usage du langage, avec la même simplicité que de marcher dans la rue et de m'arrêter quand cela me chante.

– Effectivement, il y a des décisions à prendre ici, mais ce n'est pas vous qui les prenez, il me répond.

– Ça change quoi pour vous si je dors près d'elle ? j'insiste.

– Ici, c'est moi le médecin, alors c'est moi qui dis ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. Cette jeune fille est MA malade !

– Oui, mais c'est MA sœur.

– Sortez ! De toute façon, les visites sont terminées.

Je sors. Je ne pleure pas en regardant Cali qui a écouté la conversation sans réagir, mais je vois qu'elle est fière de moi. Je lui fais un clin d'œil en la quittant et elle me regarde en chantonnant à voix basse, le V de la victoire au bout de sa main levée :

– Reste avec moi. Je te veux si tu veux de moi...

Je réponds sur le même air, et ce n'est pas si simple :

– Ester ceva oime. Ej et xueve isse ut xueve ed oime...

Et puis je sors de sa chambre, mais paf, la porte, de plein fouet. Je n'ai pas mal, c'est surtout le bruit. Elle rit.

Je pleure dans l'ascenseur juste après : les larmes font PLOC, l'ascenseur fait DING, les portes font KLANG. Ensuite, je suis dehors dans la nuit éclairée, je me tourne vers la brique de lait : Tas de pourris ! Ce sont peut-être les champions du bistouri et de la chignole à boîte crânienne, mais question humanité, ils peuvent retourner à l'école. Et puis j'ai trouvé ce que c'est l'odeur là-dedans : c'est celle des lingettes pour se rincer les doigts dans les restaurants où l'on sert des moules, ça schlingue encore plus que les moules. Je compte les étages en commençant par le haut, Cali est à la

troisième fenêtre en partant du coin du mur à gauche. Je pointe les ouvertures du doigt jusqu'à ce que j'arrive à la bonne case : derrière cette vitre dépolie qui laisse passer une lumière que l'on n'éteindra pas de la nuit ; même si ses yeux fixent le plafond, ma sœur me voit, je le sais. Je la vois aussi. Elle me regarde, je la regarde, on se regarde, les autres, les parents, médecins, infirmiers, brancardiers, professeurs ou artisans boulangers ne comptent que pour du beurre, on n'a besoin de personne.

Je reste ici, dehors, dans la nuit de l'hôpital. Qui m'aime me cherche et me trouve, ou pas. La lumière de cette fenêtre, et de celle-ci précisément, du neuvième étage est le trait de crayon qui entretient la connexion, Cali a maintenant tourné sa tête de mon côté et je regarde dans sa direction. Nos faisceaux convergent, je ne partirai que quand elle s'endormira et moi seul sais quand cela se produira. En attendant je suis immobile, avec elle, visage tendu vers cette lumière pâle. Dors, sœurlette, repose-toi, je suis là, je veille.

Mes parents m'aiment. Ils me retrouvent. S'assoient sur le banc de chaque côté de moi. Il est tard, il faut que l'on rentre à la maison. Je pointe la fenêtre et leur dis :

– Elle est en G9.

– Touché, ils répondent en même temps.

Dire le même mot au même moment, c'est plus fort que les langues secrètes bidon. Il y a peut-être les vrais et les faux jumeaux, mais il y a aussi les vrais et les faux gens qui s'aiment. Mes parents, ce sont des vrais.

Le lendemain, pour moi, c'est école. Cali est opérée, on fait un trou à la chignole dans son cerveau et pendant ce temps-là, il faudrait que je me concentre sur le sinus et le cosinus. Ça m'est déjà difficile en temps ordinaire, alors Sinus et Cosinus m'excuseront, on verra cela une prochaine fois.

Il faut attendre vingt-quatre heures pour être autorisés à aller la voir. Cali est admise dans le service de réanimation le temps que son état se stabilise. Mes parents ont d'abord rendez-vous avec le chirurgien et l'on me laisse seul aller vers elle. L'endroit est spacieux, digne d'une salle de fabrication de clones humains dans un film de science-fiction. On m'équipe

de chaussons, d'une blouse et d'un chapeau de papier. Cali est branchée sur un fatras de machines qui font bien davantage bip-bip qu'une station météo et affichent son état de santé en direct sur des écrans.

Elle est consciente, redressée sur son lit comme une fusée avant le décollage et semble m'attendre, sa tête est bandée et son œil gauche caché derrière un gros pan-sement. Elle me sourit, son visage, la partie visible, est marqué.

– Tu t'es cognée dans une porte ? je demande en pointant le bandage.

– C'est ce qui arrive quand on est grande et belle.

– Et tu t'es mis un doigt dans l'œil ? j'ajoute.

Elle rit, ou plutôt non, elle crie :

– Non, ils me l'ont retiré.

– Le doigt ?

– L'œil.

– Hein ?! C'était prévu ?

– Ben, je ne crois pas.

– Faut réclamer !

Mes parents nous rejoignent à ce moment, je suis assis de biais sur le lit et ils m'encadrent, prenant une main de Cali, posant une main sur son ventre, une sur sa joue, une dernière qui lisse les draps. Les mains s'entrecroisent, conversent, pas un mot, seulement des sourires, des caresses, des baisers, des hochements de tête.

– Ils n'ont pas pu sauver ton œil, lui dit mon père.

– Je sais bien, répond Cali, je ne suis pas aveugle.

Tandis qu'une larme roule de celui qui lui reste.

Le site de concassage est fermé par du fil barbelé et des pancartes dissuasives. Une noria de camions poussiéreux vient charger du sable et repart sur une route qui lui est réservée et par où j'arrive à pied, me barrant le visage du bras lorsqu'un des mastodontes me frôle, à la fois pour casser le boucan et pour me dissimuler aux chauffeurs haut perchés et forcément hostiles. On ne conduit pas des engins pareils si on n'est pas au départ quelqu'un de malintentionné, une brute tatouée avec son surnom écrit sur une plaque d'immatriculation fichée derrière le parebrise : Tuttur, Johnny ou bien Mimiche. Je marche longtemps, me réfugiant au-delà du bas-côté parfois tellement les engins qui foncent vers moi m'impressionnent. J'arrive enfin. J'ai chaud et une poussière fine colle à ma peau. Aucun humain debout sur pattes dans les parages, que des mécaniques à la manœuvre. Les camions sont pesés à l'arrivée et pesés de nouveau au départ. La différence de poids sert à établir la facture tendue ensuite aux chauffeurs par un bras (humain celui-ci) qui sort d'un guichet façon péage d'autoroute. Des hommes, on ne voit que des ombres derrière des vitres manipuler des leviers de grues ou tourner des volants. Il n'y a que du sable en suspension à respirer et des bruits d'enclume à entendre ; le vent fait tourbil-lonner le premier et le mélange aux rugissements du chantier. Je franchis le portail automatique en profitant du passage d'un camion dont les roues surdimensionnées et le moteur lancé à toute force tentent de m'anéantir. Dans

l'intervalle de calme relatif qui suit, je me hâte vers la cabine en hauteur du régisseur des lieux, celui qui tend les papiers, le marchand de sable en quelque sorte. Un escalier métallique permet d'accéder à son royaume. Il va me virer, hurler, mais il est de certains hommes comme des camions : ils font du boucan et prennent toute la place, mais c'est juste du bruit et de l'espace. Hissé en haut des marches d'acier, je cogne déjà à la porte de sous-marin de la cabine. Une tête mal aimable, mal rasée, mal polie, apparaît dans le hublot, la bouche se braise et le regard se plisse lorsqu'elle me voit. Je fais ma tête du gamin qui cherche des fleurs. Au pire, le bonhomme me tue :

– Keskecè ? Zavépavu les pancartes ? Interdiction, dangédemort, apléléflics.

On aurait parié.

De la même manière que j'ai laissé passer la bour-rasque des camions le long de mon flanc, en tendant la joue du côté opposé, je me laisse doubler par les semonces en serrant le trottoir. Ce type n'est pas un semi-remorque, c'est un train de marchandises.

– Je cherche mon chien, je finis par lâcher en lui coupant la parole d'une voix si affirmée que l'homme, davantage par surprise que par l'effet de mon autorité, perd son arrogance.

– Un chien ?

– Un chien.

– Pas de chien ici. Interdit.

– Un chien blanc avec des taches noires ?

– Interdit aussi.

– Un dalmatien.

– Avec des taches noires ? Grand comme ça (il me montre la hauteur d'un cheval) ?

– Oui, plutôt grand comme ça (je réduis aux dimensions d'un tréteau).

– Interdit.

– Vous l'avez vu alors ? On m'a dit qu'il était venu par ici depuis les péniches. Il cherche sa balle.

– Les balles : interdites de toute façon. Complètement interdites. Y a un règlement, pas de balles, pas de chien, pas

d'alcool, vitesse limitée, pas de visiteurs, site surveillé la nuit. Et cætera... pigé ?

Quand on ne comprend rien à l'adversaire, ce n'est pas la peine de se battre.

– Pigé, m'sieur.

– Sinon, pour le chien, il faut voir avec Jeannot, le gardien. C'est la cabane près de la barrière. Il l'a vu votre chien pasque moi je l'ai vu, et même qu'il l'a adopté, mais j'ai fermé les yeux rapport que c'est interdit. Mais ça fait une paye et j'ai pas que ça à faire. Mais à cette heure-ci, le Jeannot n'est pas là. Il est là la nuit et un peu le matin. Son boulot, c'est d'être là la nuit. Pour garder le site. Comprenez ?

– Ça ne se perd pas un dalmatien, me dit Cali le soir même, quand j'accompagne mes parents à l'hôpital (ils y vont tous les jours), c'est même à ça que ça sert. Si tu observes bien, sur les représentations d'attelages des diligences du Far West, on remarque souvent un dalmatien dans les pattes des chevaux. Tu sais pourquoi ?

– Non.

– Normal, tu ne sais jamais rien. Les voitures roulaient de jour, mais aussi la nuit. Comme il n'y avait ni phares ni lampadaires, le dalmatien (qui connaissait le chemin) trottait devant les chevaux. Avec son poil blanc, on le repère facilement dans l'obscurité, alors les chevaux et le cocher se fiaient au chien, et s'il y avait un obstacle (un arbre abattu, un gué à traverser, une bande d'Indiens...), le chien s'arrêtait et les chevaux faisaient de même. Et puis, cela tombe bien, la vitesse moyenne de déplacement d'un dalmatien adulte, c'est la même que celle des chevaux d'attelage.

– C'est dingue que tu saches toutes ces choses !

– C'est dingue que tu ne saches jamais rien !

L'hiver s'éloigne, le beau temps fait des apparitions. Cali est toujours engluée dans sa brique de lait qui vire au yaourt et le chien au diable vauvert. On s'enlise dans les jours qui passent, dans le temps qu'il va faire à la fin de la semaine. Rien n'est tangible, ni la santé de Cali ni la météo. On se perd dans la ville, on se perd même dans la chambre de l'hôpital, tout le monde se perd, se confond, cherche sa balle, fait des calculs à n'en plus finir sur un fichier Excel (ou comme moi dans sa tête, de mille jusqu'à l'infini, en faisant les pieds au mur), se réunit entre gens en blanc face à un tableau où on fiche des images médi-cales colorisées, on ne trouve rien, on ne sait rien, c'est le foutoir, personne ne sait même plus ce qu'il cherche. On cherche un trésor qui n'existe peut-être même pas, qui a fondu sous les larmes ravalées de mes parents, sous le visage aux yeux creusés de ma mère. Avec les progrès de l'imagerie médicale, on découvre tellement de choses qu'on ne sait plus quoi faire de l'information. Le plan de New York, comparé à la cartographie du cerveau d'une méduse, c'est un couloir.

L'année scolaire se termine et je passe dans la classe supérieure sans avoir rien fichu. Du coup, je rattrape ma sœur, qui n'a pas fréquenté beaucoup l'école et est promise à un redoublement. Mes parents me demandent si je veux aller faire de la voile dans un camp d'ado.

- De la voile ? À l'UCPA ?!
- C'est bien, l'UCPA. Avec ta mère, on a pensé que...
- Arrêtez de penser alors.

– Tu te ferais des camarades.

– Le seul truc que je vais me faire, c'est fuguer. Vous me voyez ? Assis à huit dans une baignoire ? Tirer sur des ficelles ? Parler le breton ? Plutôt crever.

– Ne dis pas ça.

– Alors, j'y vais pas.

– Non, c'est bon, tu n'y vas pas.

Cali a changé de chambre. Lorsque l'on vient la voir, notre présence semble l'agacer, elle parle peu, ne se détache que si on lui demande de son ordinateur posé sur ses genoux et sur lequel elle regarde des films qui ne sont pas de son âge. Son préféré, Dead Man de Jim Jarmusch, l'histoire de Johnny Depp à l'article de la mort allongé dans un canoë et qui se laisse descendre au fil de l'eau. Je lui demande si elle pige quelque chose au film, elle me répond que non, elle aime la musique et de toute façon elle a téléchargé la version danoise non sous-titrée.

C'est toujours moi qui lui dis au revoir en dernier. Mes parents l'embrassent, puis m'attendent dans le couloir derrière la porte ou bien s'en vont échanger avec médecins et infirmiers. C'est le moment où elle rejette l'ordinateur sur sa table de chevet et me prend les mains d'autorité :

– Ils m'ont mis dans le service de la mort qui pue, je te jure. Dans la chambre d'à côté, il y a E.T. C'est un gamin, il est marron avec une tête de poisson-chat, je l'ai vu, il est affreux. Ses bras, on dirait des pattes de crevettes. La nuit, il gémit. Personne ne vient jamais lui rendre visite.

Et le lendemain, elle me raconte la suite :

– Ça s'agite autour d'E.T. C'est flippant. Il ne gémit presque plus, je suis allée voir cette nuit, ils lui ont mis des tuyaux dans le nez, ils laissent la lumière toute la nuit.

Le surlendemain :

– Cette nuit, ils ont emporté E.T. Je ne dormais pas, je les ai vus. Ils sont rentrés, ils ne parlaient pas. Ils ont tout débranché et ils ont fait rouler le lit hors de la chambre. E.T. était entièrement recouvert par les draps. Je ne sais pas où ils l'ont emmené. À mon avis, c'est foutu pour lui. Elle dit « ils », ce sont les agents de l'ombre, les préposés à de funestes

tâches qui officient la nuit, quand tout le monde est supposé dormir. Cali ne dort que très peu, ou bien elle écoute de la musique, ou bien elle visionne son film, ou bien elle écrit des choses qu'elle dit effacer ensuite :

– Je ne laisse pas de trace, je suis de passage, dit-elle. Et puis elle ajoute (mais ce n'est pas d'elle, c'est de William Blake et cela, elle l'a appris dans son film) : « Chaque matin des hommes naissent. Certains pour les délices exquis, d'autres pour la nuit infinie. »

– Ça se traduit comment en lenvère ?

– Kach nitam des moh saine... Et puis zut, ça me fatigue ce truc.

Elle ajoute, à l'intention de mes parents, qu'elle est une comète, qu'elle fera PSCHITT avant de disparaître dans un éclat de lumière ; rouge feu dans le noir du ciel. Et du doigt, elle dessine le trajet de l'astéroïde que mon père suit attentivement du regard avant que ses yeux ne se posent sur sa main, parcourue de veines bleues et posée sur les draps blancs, ressemblant à une petite lune morte sur le dos de laquelle est fixé un cathéter prêt à recevoir des injections de produits aux couleurs et aux effets aussi indicibles qu'incertains.

Dans ces moments où mes parents me laissent avec elle dans la chambre, elle me dit que je suis né pour les délices exquis et elle me reparle des agents de l'ombre, m'affirme qu'ils reviennent toutes les nuits, qu'un jour ça sera son tour. Dans sa pupille unique, l'arc-en-ciel s'est estompé, une sorcière armée d'une faux apparaît en filigrane dans un décor de cimetière. Jumeau ou pas, le message passe. Elle se tait ensuite et entreprend méticuleusement de nettoyer son ordinateur avec des cotons-tiges dont elle fait depuis peu une consommation exagérée, toujours pour le même usage. Je la regarde faire un long moment et me rends compte à sa manière abandonnée qu'elle a de passer chaque centimètre carré de l'écran sous son outil qu'elle est en train de devenir un peu dingue. Quelque chose à lui dire me vient à l'esprit de manière définitive et à l'instant même où j'allais parler, elle

lève brusquement le regard vers moi et annonce :

– Faut foutre le camp d’ici.

C’est ce que j’allais dire.

Puisqu’on ne veut pas faire sortir Cali de l’hôpital, on n’attendra pas le feu vert. Ce soir, dès l’extinction des feux, je la prendrai sous mon aile et on ira chercher le chien ensemble. On ne peut pas être perpétuellement celui qui cueille des fleurs sur le bord du chemin pendant que les autres avancent en défrichant la jungle. Ceux qui ont encore envie de croire que je suis une chèvre peuvent continuer à le faire car je serai toujours une chèvre ; je ne suis pas près d’arrêter de confondre les robinets, de perdre mes clés, d’inverser des ingrédients en cuisine ou de faire pipi à côté, mais j’assume : je me lave à l’eau froide, je passe par les fenêtres, je mange des steaks sucrés et j’essuie avec mes chaussettes. Je suis une chèvre dégourdie, têtue comme une bourrique avec des ailes, à qui l’on n’interdira pas de voler au secours de ma sœur. Et puisque je poursuis mes litanies sous forme de prières à nombres, sans observer d’effets, je vais pouvoir laisser tomber la religion et passer à l’action. Ça sera déjà ça en moins à supporter.

Bonne idée, le psychologue de l’hôpital a dit à mes parents qu’ils devaient aussi continuer à vivre, alors ils sont partis visiter une exposition et ensuite ils iront dîner chez des amis. Ils ont failli renoncer dix fois, mais ont réussi à se décider et me laissent seul avec mille recommandations, notamment concernant l’usage du four à micro-ondes (surtout tu ne mets pas de choses en acier, pas d’œuf entier, pas de petite cuillère... tu sais quoi, tu vas manger tout de suite avant qu’on parte, ça évitera les catastrophes). Sitôt qu’ils sont partis, je fourre un pyjama dans un sac de sport et je prends dans son armoire une tenue complète pour Cali, des vêtements de ville. J’ajoute une couverture légère, une lampe de poche et son bonnet de ski vert et orange, je passe par le jardin et je décroche le hamac que j’emporte aussi, le secoue et le roule. Après avoir quitté la maison à mon tour, je marche jusqu’à la route, tends le pouce aux voitures qui

passent tel que l'on me l'a formellement interdit. À peine le temps de compter jusqu'à deux qu'en voici déjà une qui s'arrête et me fait perdre un ultime pari : je m'étais donné jusqu'à neuf cent quatre-vingt-dix-neuf avant qu'une voiture ne s'arrête, sorte de réminiscence religieuse qui prouve qu'on ne se débarrasse pas comme ça des mauvaises habitudes. Une femme me conduit jusqu'à la gare où je saute dans un train qui me déposera à l'arrêt d'autobus qui me conduira jusqu'à l'hôpital. Je suis concentré, il ne s'agit pas de se tromper de train, de bus, de métro, de tout. Plan, carte, horaire, correspondance, je maîtrise les paramètres sans rien omettre, j'achète bien mon billet, je le composte bien, je m'assieds bien droit dans le train et je me lève à chaque station pour être certain de bondir sur le bon quai, à la bonne destination.

J'arrive à l'hôpital non sans avoir dû faire un aller-retour de trop en métro, ce qui m'a valu de devoir sauter les portillons, ce faisant, j'ai éprouvé la sensation d'être un super-héros mais l'enthousiasme s'étiole quand je me retrouve au pied de la brique de lait et je suis obligé d'enclencher une sorte de turbo mental pour pour-suivre. Je franchis les portes d'entrée à contre-courant des visiteurs car l'heure des visites est terminée ; sitôt dans la place, je prospecte dans les couloirs pour trouver une cachette. J'en trouve une, c'est une pièce vide où sont entreposés des lits, des brancards et des chariots à linge. Je me planque derrière tout ce fatras, me mets en tailleur et attends... Les derniers visiteurs vont partir, la brique se prépare pour la nuit, une dernière ronde de médecins ou d'infirmiers, des rires et des voix que je suppose médicales dans le couloir et le silence s'impose progressivement. Je retiens mon souffle, écoute attentivement, il ne reste plus que les respirations mécaniques des ventilations, les chuintements d'ascenseur et les battements de porte à double articulation. Leurs faibles échos traversent les couloirs, ce sont les fantômes de la mort, les hommes de l'ombre qui s'éveillent et s'organisent pour la nuit.

Quand tout a l'air calme, les rotations d'infirmières terminées et les internes claquemurés dans les pièces vitrées à se gratter les cheveux devant des clichés radiographiques, je

passé à l'action. Se déshabiller et enfiler mon pyjama est la première étape. La seconde est de fourrer mes vêtements dans le sac de sport que j'abandonne provisoirement. Ensuite tout se succède : je sors de ma cachette et me dirige vers le service de neurochirurgie. Je prends l'air du mec que j'étais il n'y a pas si longtemps (celui qui cueille les fleurs). Si une infirmière ou un médecin de garde me demande ce que je fais là et ce que j'ai comme maladie, je répondrai somnambule. Les couloirs sont déserts. J'arrive sans encombre jusqu'à la chambre de Cali et je la trouve endormie, ordinateur en pause sur l'image de Johnny Depp allongé dans son bateau, à moitié dans les vapes. Elle porte un gros pansement sur l'œil énucléé.

Il est bientôt minuit, l'heure où les fantômes apparaissent. Je m'approche jusqu'à percevoir l'onde de son souffle.

– Coucou, je lui dis.

Rien ne se passe, je la secoue délicatement par l'épaule.

– Y a quelqu'un ?

Elle ouvre l'œil, gémit, le referme. Soulève son pansement comme pour se servir de l'autre, horreur, la cavité est vide. J'ai un mouvement de recul, un gong qui explose. Je n'ai pas fini de sursauter qu'elle est déjà redressée :

– Hé, kestufoula ?

– C'est le service après-vente ! On vient vous chercher parce que ici ils ne font pas bien les réparations. Hop, on s'en va. Il faut que l'on trouve le chien, tout seul, impossible, j'ai besoin de ton flair de coyote et de... ton œil de lynx.

– Cooooool...

Elle est complètement stone. Elle sourit dans le vide. Je l'aide à se redresser, débranche moi-même le tuyau qui balançait du jus de mort dans ses veines. Elle y met de la détermination mais je sens bien que son énergie ne va pas dans le bon sens. Ça fait des jours et des jours qu'elle ne s'est pas levée pour aller plus loin que les toilettes. Une fois debout, elle chancelle, retombe assise sur son lit, cherche de la main un appui, quelque chose pour s'accrocher, mais ne trouve rien, que mon bras qu'elle agrippe avec une force démesurée.

– On y va, on y va... elle répète pour se motiver.

– On y va, on y va... je réponds.

Nous voilà partis. Je lui dis de se taire dans les couloirs car la voici prise d'une subite envie de rire et de parler :

– Faut que j'aille dire au revoir au docteur.

– Non, tu lui diras au revoir demain.

– Faut que j'aille faire pipi.

– Tu feras pipi demain.

– Je ferai pipi demain ?

Elle repart vers sa chambre sans que j'aie pu l'en empêcher. Elle ouvre la première porte qui se présente. C'est une chambre. Le malade qui s'y trouve allume sa lumière et nous regarde avec surprise. Je referme la porte précipitamment, elle rit sans raison et je sens qu'il faut vite changer de méthode. Je l'attrape par-dessous les jambes et les épaules et la soulève du sol. Je me rends compte à ce moment à quel point elle a maigri.

– Hop dans les bras, elle dit très fort en riant.

Nous quittons le service par un accès qui évite de passer devant le bureau des infirmières. Le poids de ma sœur me porte en avant, je cours presque. Nous retrouvons la pièce où j'ai laissé le sac de sport. Une fois cachés, je l'aide à enlever son pyjama et à enfiler ses habits, ses bras sont comme des nouilles, ses jambes des poteaux, j'habille une poupée Barbie mal articulée et me change à mon tour.

Vite, il faut sortir. Je reprends Cali dans mes bras. C'est grand, un hôpital, surtout ceux qui soignent des maladies graves, plus grands que les petits, ceux qui se contentent des microbes à deux balles et des ablations d'amygdales. Les couloirs n'en finissent pas : ascenseur (où je la pose enfin), couloir, hall (personne à droite, personne à gauche), sas d'entrée, portes de verre qui s'ouvrent dans un bruit à mi-chemin entre le souffle et le frottement et ensuite la rue et la chaleur chaude de la nuit, les rires, nos rires. La liberté, frère, sœur, jumeau, jumelle, course folle et la vie devant nous, ni Dieu, ni maître, ni médecin, ni piquûre, viens, frangine, on s'arrache.

Ce sont les piqûres qui font le malade ou bien le contraire ? De l'œuf ou de la poule, qui a eu de la fièvre en premier ? Va savoir ! On s'en fiche parce que ça y est c'est fait, on a fait le grand saut et tout va redevenir comme avant. Il y a le monde des obligations, des prescriptions, celui où il faut obéir ou faire semblant, prendre son médicament à l'heure, celui des malades en pyjama et il y a nous dans notre monde à nous. Seul, on est seul ; à deux, on est une humanité tout entière. Cali et moi avons besoin de rien ni de personne. Elle, c'est le plus, le yin, je suis le moins, le yang. Positif et négatif. Quand nos batteries sont vides, on se recharge mutuellement comme on fait avec le chien (mais sans le chien) et notre source d'énergie n'encourt aucun risque d'épuisement. Je colle doucement ma bouche sur l'arête de son nez et je balance la sauce : des dizaines de mini-baisers qui se succèdent au rythme d'un staccato. Ensuite, c'est son tour, sa bouche légère prend l'empreinte exacte de mon nez et je ressens ses électrons régénérateurs, je frissonne à l'intérieur, le courant passe dans mon corps et le densifie à toute force. Ma bouche, son nez, mon nez, sa bouche. Ma sœur, c'est une centrale nucléaire, des atomes de joie dansent dans la lumière de son réacteur. Et puis avec tout ce qu'ils lui ont bombardé comme neutrons, elle rayonne.

On s'installe pour la nuit dans un jardin public, je suspends le hamac entre un arbre (qui fléchit) et un lampadaire. On se hisse dedans : chez nous. On ne se met pas

en vis-à-vis, mais tous les deux dans le même sens, « face à la route », elle appelle ça. Je suis assis à une extrémité, elle occupe le reste, sa tête repose sur mes hanches, son corps léger est contre moi, ses jambes sont repliées. Je caresse son front. J'avais emporté une couverture sous laquelle je la couvre du mieux possible. À part l'éternité, la mer ou la mocheté, je ne sais pas si la dimension de notre attachement peut être comparée à quelque chose ; Cali s'endort, je contrôle le cap et je tiens la barre. Je reste éveillé sans aucun effort pour profiter d'elle, éloigner notre bateau le plus loin possible des récifs tranchants de la brique. Je la protège d'une main chaude sur son crâne qui brille sous la lune et d'une autre posée sur son flanc. Je scrute les bruits et le ressac de la ville qui ronronnent par-dessus la végétation. Je me sens solide, au clair avec notre route et protégé par les étoiles, son cœur pulse et ronronne tranquillement contre ma main.

Si la houle nous emporte, légère et bienfaisante au point que je m'endors aussi, l'aube nous trouve dans la position des victimes du Vésuve. Son cœur bat toujours, mais je ne le sens plus. Elle était réveillée avant moi, je la découvre d'une pâleur extrême, même sa bouche est blanche. L'intensité de son expression d'ordinaire si communicative a migré vers son regard unique, se concentre autour de ce contour rougi et la manière monoculaire dont elle me fixe est déroutante.

Dans le sac, il y a son bonnet. Vite je le lui donne, il faut ajouter de la couleur à ce tableau. Ça va l'aider à guérir. Elle tente d'inverser sa position dans le hamac, elle veut être face à moi. Je dois l'aider à manœuvrer, matelot blessé, elle me fait maintenant face, volontaire, amoindrie mais prête à l'abordage. Je lui explique par où vont reprendre nos recherches pour retrouver le chien. On passe en revue ce que je lui ai déjà raconté, le cheminement du chien (et comment j'ai mené l'enquête) depuis sa disparition jusqu'aux sablières.

Le jour se lève à peine quand nous partons à travers les transports en commun jusqu'aux environs de chez nous, précisément jusqu'à la cabane du gardien de nuit de la carrière de sable. Assis à l'arrière d'un autobus, le sac sur nos genoux, le hamac par-dessus, entrelacés comme Bonnie et

Clyde, on se sent hors la loi, bandits de grands chemins en fuite vers le Mexique avec leur magot. Dans une heure à peine, l'infirmière va trouver une chambre vide et donner l'alerte. Au pire, ils nous mettront en prison. Ce n'est pas si grave, les jumeaux monozygotes, dans des cas très rares, sont de la même cellule et de sexes différents, alors, si les lois des hommes respectent celles de la nature, on va nous mettre dans la même cellule.

Le bus nous dépose à l'arrêt du train qui nous dépose à l'arrêt du car qui nous dépose à l'arrêt du milieu de nulle part. Je sors la carte d'état-major. Je l'oriente vers le nord et je pointe notre position. En prenant par là, et puis par ici, cela fait environ deux kilomètres de montée par un chemin de terre, et deux kilomètres de descente et on arrive directement au site et à la cabane du gardien de nuit, sans passer par la route où convergent les camions qui risquent d'effrayer ma sœur et de nous bousculer.

– Et on a toute la journée pour y arriver, précise Cali.

– Et on a toute la journée pour y arriver, je confirme.

– Puisque le gardien de nuit, il n'est là que la nuit, elle enchaîne.

– Oui, et il travaille aussi les nuits de pleine lune, j'ajoute.

– Comme le loup-garou.

– Et les hiboux.

– Les xuobi, tu veux dire ?

Cali n'a pas la force de marcher autant, elle doit s'appuyer sur moi et nous faisons de longues pauses lorsqu'elle se sent exsangue et à bout de souffle. En fin de matinée, nous arrivons au bout des deux kilomètres qui nous ont permis de nous hisser au sommet d'une minable colline, de loin, je lui montre la carrière. Elle tend le visage du côté de son œil opérationnel, le cligne pour effectuer la mise au point et repérer notre point de chute.

– Oh, lâche-t-elle dans un souffle qui se veut enthousiaste, c'est loin mais c'est beau ! Mais on se pose un moment, je suis morte.

On s'assied dans l'herbe, au bord du chemin. Elle allonge ses jambes et laisse tomber ses bras le long de son corps, son

regard fixe ses chaussures. Pas plus.

– Ça va ton œil ? je demande.

– Moui ça va mon œil, elle me répond.

Et aussitôt, je devine à sa façon de reformuler ma phrase qu'elle revient au contact, que l'on est de nouveau en phase. Si son physique marque le pas, en haut, ça turbine très bien.

– Cyclope !

– Toi-même. Je sais que tu es jaloux.

– Jaloux de quoi ?

– Ben le côté pratique, banane : tu pleures deux fois moins quand tu épluches des oignons, tu as deux fois moins de risques de prendre une poussière dans l'œil ; le matin, tu peux te brosser les dents d'une main et te frotter l'œil de l'autre (gain de temps)...

– Tu payes les lunettes deux fois moins cher.

– Tu vois les choses moches deux fois moins moches (toi par exemple) et pourtant ça ne m'empêche pas de faire de l'œil aux garçons.

– Et puis les garçons, ils peuvent te trouver un surnom cool : Neuneuille par exemple.

– Ouaip, que des superpouvoirs en fait.

– C'est génial.

– Archi.

– Ichra.

Elle sourit. Elle pose sa tête contre mon épaule et, sans même avoir besoin de me regarder, caresse ma joue.

– Elle m'a manqué ta peau quand j'étais là-bas, dit-elle. Tu as toujours ta peau de bébé.

Je ne réponds rien. Il n'y a rien à répondre quand l'évidence est aussi flagrante. Elle ajoute et elle rit ensuite, mais c'est un rire léger et un peu désespéré quand même :

– Tu n'auras jamais de poils. Naze toute ta vie, mon pauvre vieux.

Cali sort alors son téléphone et l'allume. Aussitôt, les vibrations des messages reçus indiquent que l'on nous cherche par ailleurs. On s'en doutait. On efface et annule les messages sans même les écouter. On se décide à envoyer un texto à nos parents pour les rassurer :

« TVB, on é ts les 2. On rentr biltôt. On va chché le CHIEN ! lol »

– Pourquoi tu as mis lol ?

– Parce que lol.

Nous repartons vers la carrière. La descente est plus aisée et Cali marche sans se tenir à moi, sans que je sois obligé de passer ma main autour de sa taille. Son pas est lent, mais autonome. Elle porte toujours le bonnet vert et orange et n'eût été son teint couleur d'un cierge, on pourrait penser à une promenade de celles que l'on faisait avant. Un avant pas si vieux mais déjà si loin.

Un SMS de nos parents :

« On vous aime. Revenez vite. Même sans le chien. »

Le gardien de la carrière allait partir et mettait la clé de sa cabane sous une pierre au moment où nous débarquons sous son nez. Cet homme-là n'a rien d'un ogre, ça se voit à sa barbe naissante et à son visage émacié, à un air de fatigue chronique aux allures de tristesse, une bonté visible, une misère de dents pourries, de vêtements informes, une odeur de vin avarié. Cali s'appuie des deux bras sur mes épaules quand je demande à l'homme s'il n'aurait pas vu passer un chien avec des taches noires. Le type se tourne vers nous, s'approche, nous scrute, il sent mauvais :

– Je ne l'ai pas seulement vu passer, répond-il d'une voix traînante qui confirme les impressions, je l'ai gardé avec moi. J'aime bien les vieux chiens, ils sont pleins d'humanité et puis ça m'a permis de remplacer ma femme qui est morte.

– Vous avez gardé un chien qui ne vous appartient pas ? lance Cali depuis derrière moi avec sa fraîcheur de propos habituelle. Pour remplacer votre femme ?

L'homme marque un temps, penaud, il s'explique :

– Je sais. Et puis baissant encore un peu plus la tête : Je n'ai pas pu m'empêcher, vous savez quand on perd quelqu'un, on se sent tellement seul...

– Et les tatouages sur les chiens, vous croyez que c'est pour faire joli ? Et il est où maintenant le chien ? elle ajoute vindicative.

– Hélas, il m'a quitté, lui aussi.

– Il est mort ? je m'inquiète.

– Non, il est parti. L'autre jour, il y a des gens à cheval qui se sont arrêtés à cause d'une de leurs bêtes qui avait un caillou dans le sabot. Ils ont joué avec le chien. Vous savez, le chien avait une balle, une balle jaune, grosse comme cela, on voyait bien qu'il ne demandait qu'à ce qu'on la lui lance et les cavaliers, ils ont joué avec le chien à lui lancer la balle. Quand ils sont repartis, le chien les a suivis, il avait sa balle dans la gueule, je crois bien qu'il avait encore envie de jouer.

– Ils sont partis vers où ?

– Pas bien loin, à tout casser à deux kilomètres d'ici, si vous longez la rivière (mais ne prenez pas la route des camions, il y a un chemin parallèle un peu plus loin), vous arrivez à un pré. Les chevaux sont parqués là-bas. Mais les cavaliers, je ne saurais dire où ils sont maintenant. Il faudrait voir avec le propriétaire du manège, mais là, c'est plus loin.

– On y va, s'élance Cali, merci m'sieur, désolée pour votre femme mais un conseil : si un jour vous vous remariez et que votre femme meurt de nouveau : adoptez un chien qui n'a pas de frères et sœurs, ne prenez pas celui des autres. C'est OK ?

Sitôt dit, elle me laboure les côtes et m'incite à reculer et à partir. À peine éloignés de l'homme qui nous regarde, Cali me dit :

– Sa femme, tu crois qu'elle refoulait autant du goulot ?

– Et tu crois qu'elle pétait autant que le chien ?

– Je ne sais pas, mais il a dû mieux respirer après qu'elle est morte.

On trouve le chemin qui démarre tout près de la carrière et nous en faisons le tour avant de filer le long de la rivière. On marche d'un pas lent mais régulier, Cali parle beaucoup et s'arrête sans prévenir pour reprendre son souffle régulièrement. Ses joues ont repris un peu de couleur et sa fossette est toujours là quand elle sourit. Je me retourne régulièrement pour la regarder, elle me tend les deux bras dans lesquels je viens me glisser. On s'étreint tous les dix mètres environ et à ce rythme-là, on n'est pas près d'arriver, alors on se décide à se donner la main. Sa fossette ne la quitte plus car même si elle s'arrête souvent, elle sourit tout le

temps, en d'autres termes on pourrait dire qu'elle est aux anges. Quand je pense qu'elle est depuis six mois à l'hôpital et qu'en même pas vingt-quatre heures, j'ai presque réussi à la guérir, ça me met le cœur en fête.

– On va le retrouver, notre toutou, elle me dit.

– On va le ramener à la maison, et hop, on l'attache avec une chaîne. Plus bouger le chien, à la niche !

– Bah non, quand même pas.

– Bah oui, quand même pas.

Mais pourtant, en cheminant, on se dit qu'il est vraiment ingrat, ce chien. On s'est occupés de lui pendant toutes ces années, on lui a offert le vétérinaire, les shampoings pour chiens, les os en plastique, les croquettes et les balles de luxe en veux-tu, en voilà et lui, tout ce qu'il trouve à faire, c'est de fiche le camp avec des inconnus qui lui font risette. Il n'a aucun sens de la famille.

Et c'est justement cet animal ingrat et sans esprit de groupe que nous apercevons au détour d'un virage. Pile devant nous, au milieu d'une prairie au devers ensoleillé, assis dans l'herbe et sur son cul, en pleine contemplation de l'endroit d'où nous débouchons, splendide et altier : Rubens Barrichello, notre chien d'amour de la vie du feu de toujours, notre frère à poil court taché de noir, notre copain chien frère qu'on aime à la folie, notre Rub's, notre snébuR, c'est lui. Il est là. Il nous voit, on le voit, on court vers lui, il ne bouge que la queue, il n'y a plus ni hôpital, ni maladie, ni fugue, ni barbelés à franchir, ni chevaux qui détalent à notre arrivée fracassante dans le pré. Le passé récent est effacé d'un trait, le chien est là, on l'approche, on se jette sur lui et il sourit et il nous lèche et nous aussi finalement.

Après les retrouvailles, on est assis dans la prairie. Avec le chien, il y a des chevaux, sans doute ceux dont nous avait parlé le gardien de la cabane. Il fait grand beau temps et, même si un orage menace, on a le sentiment d'avoir plongé dans le merveilleux. Cali a mis son bonnet vert et orange sur la tête de Rubens qui vient de parcourir l'équivalent d'un semi-marathon de joie (mais en rond) après l'émotion de nous revoir, et le voilà de nouveau assis entre nous, là où est sa

place. On le prend entre nos épaules comme des serre-livres et l'on peut désormais tous les trois regarder l'avenir en face avec confiance.

Plus tard dans la journée, on mange toute la réserve de vivres que j'avais emportée et l'on se décide à tendre le hamac entre deux poteaux de l'abri des chevaux. On envoie aussi un SMS à nos parents pour qu'ils viennent nous chercher. L'endroit n'est pas facile à trouver, on a du temps devant nous. Une fois le hamac installé, on se hisse dedans, on y fait monter le chien et nous voilà repartis au pays de Nous. Cali est heureuse, elle s'endort, épuisée, sans que son sourire ne quitte son visage, elle a repris des couleurs et c'est sûr maintenant, le courant est inversé et elle est sur la voie de la guérison. Le chien se lèche élégamment les parties et somnole à son tour. Je scrute le ciel et guette les premières gouttes de l'orage. On ne craint rien, je savais que l'on y arriverait et on est à l'abri sous l'arête du toit et la gouttière.

Un éclair, un grondement de tonnerre, un ciel qui vire soudainement au charbon et la pluie s'abat sans retenue sur notre arche de Noé. Les chevaux semblent ne rien subir, ils restent épars dans leur pré, se faisant rincer sans ciller, continuant à brouter, stoïques, le poil luisant. Cali est réveillée par le grondement, elle ajuste son bonnet et regarde le spectacle. Elle semble émerveillée devant l'énergie dégagée par cette eau tombée du ciel et par la beauté des chevaux ruisselants et défiant les éléments provisoirement sauvages. Le martèlement de l'eau sur le toit de tôle qui nous protège (on précisera tout de même que se mettre sous un toit de tôle par temps d'orage, ce n'est pas malin) est assourdissant mais on le ressent comme le rythme de tam-tam qui aurait réussi à faire venir l'eau après des années de sécheresse ; et puis d'un coup, sortie de la gouttière où elle était retenue et poussée par la pression de l'eau, la balle jaune du chien qui gicle et roule au sol depuis le coude que cette dernière effectue et roule sous la pluie, juste sous la convergence de nos regards (six yeux moins un). Le chien saute du hamac sans ménagement et se précipite sur elle avant de revenir vite fait se mettre à l'abri, sa balle dans la gueule. Nous rions de cela, avec outrance, de

cette boucle bouclée et de l'ordre des choses qui semble enfin reprendre sa place. Cali lève ses mains au-dessus de sa tête, s'étire dans un bâillement sans fin avant de s'écrier joyeusement :

– On a de la chance, il aurait pu pleuvoir !

Bientôt un break Volvo s'engage dans le virage par lequel nous sommes arrivés ici et d'où on a vu le chien. La voiture patine sous la pluie, dérape légèrement et d'un appel de phares nos parents se signalent à nous. On saute du hamac et on remballé tout prestement avant de courir sous l'averse pour se mettre à l'abri dans la voiture tartinée de boue. Cali se jette sur la banquette arrière, j'ouvre le hayon pour le chien qui saute dans le coffre et je me vautre sur Cali à mon tour. On rit. Le chien passe son museau par-dessus les sièges. Cali demande :

– Vous avez fait quoi avec la voiture pour la mettre dans cet état ? Du jardinage ?

– On a été chercher trois patates, répondent nos parents à l'unisson.

– Deux patates à deux pattes et une autre patate à quatre pattes, précise mon père.

– Dont une patate a deux pattes qui s'est enfuie d'un certain hôpital qui n'était pas très content, ajoute ma mère.

Ce soir-là, on dîne enfin tous les cinq à la maison. Cela faisait un siècle. Le repas est joyeux. Sans moi, cette soirée n'existerait que dans nos rêves. Mes parents ne quittent pas ma sœur des yeux et elle mange avec appétit. Rubens a trouvé place sur le canapé, là où d'ordinaire il n'a pas le droit de monter. Je me tiens bien droit et je les regarde tous un à un, regard que je partage avec le chien berger lorsqu'il a rassemblé son troupeau, obéissant à un instinct qui a valeur de nécessité.

Le lendemain matin, je boutonne ma chemise tout en observant le nombril de Cali qui s'habille face à moi. Il est joli son nombril, avant il était tout plat, maintenant on dirait un mini-volcan, il a changé. Deux doigts apparaissent devant le cratère et font les ciseaux :

– Eh oh, dormeur, tu as mis le lundi avec le mardi.

Je corrige le tir. Je lui souris, elle me sourit ; je l'aime, elle m'aime, mais qu'elle le veuille ou non, il faut vite qu'elle retourne à l'hôpital et l'ambulance attend déjà devant la porte. L'amour, c'est aussi simple que de boutonner une chemise. Cali vient de mettre son sweat à l'envers, l'étiquette pend devant, sous son menton. Je ne lui dis rien. Je ne suis pas sûr à cent pour cent pour la guérison ; je me demande si dans le domaine de la science médicale pure, la fugue permet d'établir un fait nouveau.

Cali a retrouvé sa chambre, son lit métallique, des draps tendus de blanc et estampillés Hôpitaux de Paris. Elle a besoin d'un traitement pour fluidifier son sang, notre escapade l'a mise en danger de mort. « En danger de mort peut-être, mais en danger de mort mon œil ! » elle répondra hilare au médecin venu la sermonner et moi avec car je suis dans sa chambre à ce moment-là. Il repartira incrédule et visiblement vexé. Elle est assise contre ses oreillers et, sitôt seul avec elle, je m'installe en vis-à-vis, les mains derrière la tête, appuyé contre les barreaux à l'opposé du lit, nos jambes se chevauchent. Au pire, si le médecin revient, il me vire.

– Et revoilà la vraie vie toute pourrie, elle me dit, fataliste, lissant de chaque côté d'elle les draps impeccablement tendus sur le lit. Tu te souviens quand on était allés chez Yeckime (Mickey) ? On avait quel âge ?

– Six ans ?

– À peu près.

– On avait fait une photo de nous et on donnait la main à Yeckime.

– Oui, je me souviens.

– Il faut que tu saches : il y avait quelqu'un dans Yeckime.

– NON ??

Elle rit. D'un rire qui sonne mal, caverneux, jusqu'à ce que sa fausse joie s'estompe et laisse place à une expression profonde et grave. Elle a maigri ces derniers jours et sa fossette brille même quand elle ne sourit pas.

– Je ne sais pas pourquoi les mêmes gobent ces trucs débiles, pourquoi on ne leur dit pas tout de suite que la vie, c'est ça (elle fait un geste circulaire), que c'est moche. Pourquoi on ne leur dit pas que quand le mec qui est dans Mickey meurt, on le remplace par un autre ?

– Mouais, Mickey, je n'ai jamais pu le saquer de toute façon.

– Yeckime ! elle corrige. Pourquoi on n'aménage pas mieux la vraie vie plutôt que de fabriquer des faux mondes merveilleux à côté ?

– Parce que ça rapporte.

– Ça rapporte quoi ? Pfff, on s'en fout du fric (du krif).

Les chaussons disparus, les maladies ou les chiens qui se perdent sont autant d'accidents qui tournoient autour de nous et potentiellement peuvent nous atteindre. On a beau marcher courbé au fond de la tranchée, porter des gilets pare-balle ou rester enfermé en faisant des prières ou des opérations mentales et mathématiques, le risque existe et il vient nous chercher là où il l'a décidé. On n'échappe pas aux probabilités et Mémé (la mère de la maman de papa) le dit très bien : « Chacun porte sa croix. » Sa croix de malheur, entendons, il n'y a pas que Jésus qui a morflé, on a tous des gamelles à trimbaler. Il faudra continuer à avancer pour chercher la sortie parce qu'on ne sait jamais jusqu'où va cette impasse, il n'y a pas de fin de l'histoire, rien n'est joué ; cela se terminera par un triomphe, ou par un anéantissement, ou les deux pour ceux qui mourront debout sur une croix et on s'en fiche de toute façon. Le printemps est bien là, la lumière finit toujours par revenir et l'on ouvre les fenêtres pour faire entrer du soleil et de la vitamine D. Le temps passe, la rivière, près de chez nous, ne cesse jamais de couler. Cali sort de l'hôpital enfin. Elle n'est pas guérie mais les médecins décident d'une « fenêtre thérapeutique » pour lui laisser le temps de souffler. L'un d'eux lâche : « Cela ne changera pas grand-chose. » Pendant la quinzaine de jours qu'elle passe à la maison, elle promène lentement sa silhouette déplumée dans le jardin et joue paisiblement avec le chien. Je caresse du doigt sa fossette qui s'allonge de plus en plus et crée un arc en forme

de sourire vertical entre le coin de sa bouche et le milieu de sa joue. Je n'ose pas toucher le dessus de sa tête, ce désert m'effraie et je préfère quand elle garde son bonnet ou met un foulard. Un régime d'averses vient sans cesse ajourner nos tentatives de réinstallation du hamac et l'on ne peut pas se lover dedans, ça n'empêche pas Cali d'être heureuse et de le dire. On passe le plus clair de notre temps dans la maison, assis sur le canapé avec la télé, les téléphones, les ordinateurs portables et les paquets de Pepito. Un matin, la pluie cesse provisoirement (« Ça ne servait plus à rien, les nappes phréatiques sont pleines. », précise mon père), on sort enfin. Dans une main Cali tient la vieille balle du chien, dans l'autre une balle neuve qu'elle est allée chercher. Deux balles d'un coup, cela le rend fou. Elle lui tend la première, l'escamote, lui tend l'autre, la cache sous son sweat, la tête du chien bouge de l'une à l'autre. Elle finit par déposer les balles au sol sous sa truffe. Il reste interdit. Des balles jumelles, deux pareilles, cela l'hypnotise, il ne bouge plus et je voudrais que la vie marque le même temps d'arrêt, une suspension de jeu en plein bonheur et que rien de moche ou d'imprévu puisse en reprendre le contrôle.

Hélas, quelques jours plus tard, après une nuit difficile mais sans aucun autre signe précurseur, et alors qu'elle se tient face à nous à la table du petit-déjeuner, Cali laisse retomber lourdement la tartine qu'elle portait à sa bouche avant de poser sa main à plat sur son front :

– Maman, qu'est-ce que j'ai ? Je ne vois plus rien.

Tout s'accélère ensuite, une ambulance est là dans l'heure et Cali est reconduite urgemment à la brique de lait. La panique s'empare de la maison et de l'hôpital. Il est question d'échappement thérapeutique et d'effets indésirables graves, des mots dont le sens nous échappe, mais le verdict des médecins sera immédiat. Le soir même, à l'hôpital, le professeur reçoit mes parents dans son bureau et sort la formule qui tue :

– Il va falloir lui dire au revoir.

Le retour à la maison, seul avec mon père en voiture (ma mère est restée avec Cali et rien ne peut combler le gouffre de

chagrin dans lequel elle vient de sombrer, gouffre dont elle refuse de sortir, préférant passer la nuit au plus près de sa fille, sur des fauteuils orange en plastique moulé d'une salle d'attente où vibre un distributeur de boissons fraîches), et puis entre les murs qui suintent la désolation, et puis tout au long de la nuit où ni lui ni moi ne dormons, est d'une densité de tristesse qui ne se partage pas ; de même que les nuits qui suivent où l'on vivra sans horaires, sans repas à table, sans voir ni le jour, ni la nuit, ni les autres, ni la vie qui poursuit sa ronde incessante tout autour de nous. Une vague noire nous a engloutis, et cette fois, même la voix des chiens qui hurlent à la mort ne nous empêche pas d'entendre le monde grincer.

Et vient le jour où il faut lui dire au revoir : c'est mon tour. Un médecin vient me chercher dans la salle d'attente et me conduit jusqu'à elle. Marche silencieuse dans un labyrinthe d'alcôves aux cloisons vitrées ; plaintes étouffées de nos chaussures sur le sol plastifié. Les visiteurs ne sont admis qu'un à un, mais une exception a été faite et je pénètre dans la chambre où notre mère est déjà. Je m'installe tout contre ma sœur jumelle, côte à côte sur le lit. Cali est assise, son crâne chauve est un peu bronzé mais son visage a la blancheur des draps, sa fossette creuse un sillon défi-nitif où la mort a semé ses graines. Ma mère tente de lui faire manger un yaourt ; elle reste immobile, bouche à peine ouverte sur la cuillère, elle fixe la nuit devant elle. Ma mère repose lentement le couvert en équilibre sur le yaourt, applique une main de papillon sur la joue de ma sœur et une autre main sur la mienne et tandis qu'elle nous regarde, une tristesse éternelle se dessine sur son visage et je sais à ce moment que ce visage sera le sien pendant toutes les années à venir et que rien ni personne ne pourra lui en faire changer. Et puis elle se lève, magnifique dans son imper blanc qu'elle ne quitte plus et sort de la chambre à pas lents et robotisés, les bras le long du corps, les yeux inondés de silence et de larmes qu'elle porte ailleurs, au loin, vers la fenêtre et vers ce ciel étrangement bleu aujourd'hui, parce que ce moment lui est bien sûr insupportable et que seul le soleil est plus grand que le malheur qui nous atteint. Elle retourne à pas chuintants

vers la salle d'attente.

Je ferme les yeux pour voir le même monde que Cali et saisis sa main brûlante. Elle me dit de toute la force qui lui reste :

– C'est ton heure de gloire qui commence, tu vas briller tout seul maintenant.

Sa voix est à nouveau très basse, étrangement adulte. Elle reprend :

– Je vais te donner un bon tuyau. Tu prends une balle de snébuR, tu la mets dans les chiottes et quand tu vas ressip, tu vises la balle. « Fake it until you become it », ils disent les Amerloques. Fais-le jusqu'à ce que cela devienne naturel. Tu sais, je crois en toi. J'ai bien l'impression que je vais changer de monde bientôt. Je préfère que ça soit moi que toi, parce que je n'aurais pas supporté de vivre sans toi (sans essuyer ta pisse). Serre-moi fort et ne t'en fais pas, c'est comme d'hab, je pars devant et tu me rejoindras. Prends ton temps, mets tes bottes à l'endroit si tu peux. J'ai mal à la tête, j'y vois plus rien, c'est utuof. Vas-y, tire-toi, ça upe ici. Je te jure que je t'emia, tu t'en souviendras, hein ? J'ai juré, c'est pas bidon.

– Oui, je m'en souviendrai, je réponds pendant qu'une boule de larmes que je n'ai jamais versées remonte de mon ventre et reste coincée dans ma gorge, elle m'empêche d'en dire davantage mais je ne pleure pas, surtout pas.

Et puis Cali lâche ma main et se laisse tomber en arrière. Une chute calculée mais brutale, sa tête heurte les barreaux du lit et le bruit attire aussitôt une infirmière qui œuvrait dans le pool à côté. Elle se précipite vers ma sœur pour lui relever la tête, mais ce faisant, un vent glacial se met à souffler et elle me regarde comme si ma présence avait quelque chose d'incongru. Elle sort rapidement le beeper de sa poche et appelle quelqu'un.

Cali ne mourra pas tout de suite mais le surlendemain seulement. Ses derniers mots auront été pour moi et ce sont mes parents qui accompagneront son dernier battement de cœur. Six mois se sont passés depuis son malaise au collège et j'apprendrai la nouvelle par un simple et magnifique texto de ma mère alors que j'étais resté à la maison :

Bonne nuit Cali, ma princesse à jamais endormie.

Une légende bretonne raconte qu'une fille s'appelait Yuna. Yuna avait un frère jumeau. Le frère et la sœur ont été séparés et vivaient dans des villages éloignés. Le frère faisait sonner la cloche du village chaque soir pour que sa sœur l'entende et sache qu'il pensait à elle. Un jour la cloche n'a pas sonné et elle a su qu'il était mort. L'histoire ne dit pas ce que Yuna est devenue.

En Inde, Kâli, c'est la déesse de la destruction, elle incarne le temps qui passe, celui qui détruit toute chose. Elle est représentée avec une tête décapitée dans une main et dans l'autre, l'arme ultime, symbole de la force et de la violence : une épée.

Pas plus qu'on ne peut prévoir quels orages vont nous tomber dessus demain, quelles canicules vont tenter de nous tuer, on ne sait jamais ce que deviennent les nuages, ils se suivent semblables à un troupeau de moutons, s'entrechoquent mollement entre eux et sont victimes des masses d'air qui les chassent un peu plus loin ou les transforment au gré de leurs caprices. Les seules certitudes, c'est que le soleil finira toujours par briller et la neige de tomber un jour, que l'on retombera sur nos pattes pour se retrouver assis au chaud entre nous. On parlera du temps qu'il faisait, du temps qu'il fera peut-être, de ce que l'on a aimé et de ce qui nous manquera toujours. On fera « comme si » jusqu'à ce que cela devienne naturel : Fake it until you become it.

Le chien est vieux désormais. Quand on lui dit « Cherche ! », il cherche, mais du regard uniquement. Il est toujours vif, mais seulement dans sa tête, le train arrière ne suit plus. Il n'y a plus besoin de lui dire « Assis », il est tout le temps assis. Il est devenu économe en déplacement : aller manger, aller pisser, aller chercher sa balle, sauf que cette fois, ça l'a emmené plus loin que prévu. Cela arrive souvent aux vieillards, de se laisser embarquer dans une aventure trop grande pour eux. J'ai fini de croire au Père Noël pour ces mêmes raisons.

Je suis assis au bord de la rivière. Oui, il y a quelqu'un

dans Mickey car le bonheur est une arnaque. Rubens vient près de moi. Il pose sa bonne tête à poils ras sur mes genoux et me regarde avec ce regard affectueux qui, en temps normal, mérite un gâteau. Il s'assied ensuite maladroitement à côté de moi et, à cause de son bassin instable, se met à gîter et se cale contre mon épaule. Je passe un bras autour de lui, le gratte sous le menton. C'est mon chien de toujours, c'est mon chien pour toujours, on regarde la rivière, épaule contre épaule, à la vie, à la mort. Sur ma tête, l'affreux bonnet vert et orange me tient chaud, je ne le quitterai pas de l'été, il est la chaleur qui me manque. Devant nous, le ciel et l'oxygène se mélangent silencieusement. Tant que je penserai à Cali et que vivront en moi les mêmes cellules que les siennes, tant que mon sang et son sang ne feront qu'un, elle sera vivante. Partout où j'irai, elle ira, tout ce que je vivrai, elle le vivra.

Quelque temps plus tard, Rubens trouve de nouveau le moyen de fiche le camp, mais cette fois, comme dit Mémé venue à la maison pour le week-end et qui n'en loupe pas une : « Il est parti pour aller là où on ira tous. » Il meurt, mais de vieillesse. C'est vrai qu'il ne reviendra pas, c'est nous qui le rejoindrons. Le plus tard sera le mieux. Je veux bien mourir un jour, mais d'un seul coup et très vieux, je veux que mon cœur s'arrête un matin de printemps et piquer du nez dans mon bol de Van Houten. D'ici là, j'ai deux vies à mener de front.

On choisit le plus bel endroit du jardin pour l'enterrer. Mon père vient de retrouver son chausson. Le chien l'avait caché. Du coup, il ne le quitte plus, il bêche avec. Ma mère apporte le hamac tout délavé que j'avais emporté pour notre fugue, on enroule le corps du chien dedans, on le met dans son panier et on ajoute toutes les balles qui étaient en stock. En dernier, mon père ajoute ses chaussons. Cela lui fait une jolie embarcation pour aller tout là-bas et évidemment, on pleure comme des Madeleine.

Je le pense, mais je ne le dis pas : j'aurais bien voulu que Cali soit enterrée avec le chien, dans le jardin, avec le hamac.

L'après-midi de ce même jour, il fait très beau, la météo

n'est jamais raccord avec nos émotions et on dirait que dans le ciel cette fois-ci, tout se mélange, le passé et le présent sont à la fois nuages et nuances, du gris au rose. J'installe entre les deux pommiers jumeaux un nouveau hamac aux couleurs arc-en-ciel que mes parents m'ont acheté ; une fois vérifiée la robustesse des nœuds, je me hisse dedans. Les éléments aériens planent au-dessus de ma vie, transportent ce qui est et ce qui n'est plus et disparaissent sous les franges de laine du bonnet de Cali qui s'effilochent au niveau de mes yeux. Même s'ils sont loin, tout est là, à portée de main.

D'ordinaire, à ce moment de l'année, Cali et moi, on se rafraîchit souvent en se laissant glisser dans la rivière. L'eau est fraîche, mais elle s'apprivoise. Se glisser dedans, c'est revivre sa naissance à l'envers, retourner in utero. Elle me manque, elle est quelque part sous une autre forme car l'air que l'on respire est composé de ce qui fut la vie ; sans la mort des animaux, des hommes, ni celle des fruits, il n'y aurait plus d'étoiles dans le ciel. Allongé dans mon hamac dont je suis désormais l'unique passager, tiré par un attelage d'oiseaux multicolores, flamants roses, perroquets et quelques canaris, je me laisse transporter dans ce moteur à rêve d'où j'embrasse de mes bras l'immensité rouge et noir du ciel. Les oiseaux reliés à mon vaisseau par des fils de soie battent des ailes en cadence et tractent avec force. D'où je suis, je perçois l'ahanement de leur respiration, le frottement de leurs ailes qui luttent contre le vent et le bruit que font les nuages multicolores quand on les perfore. Les couleurs giclent en constellations désordonnées et pourtant joyeuses de la vie que l'on affronte, de l'avenir qui s'écarte à notre passage, comme les branches des arbres dans les forêts magiques où galope le carrosse royal. J'écarte les bras de chaque côté du hamac pour capter la présence céleste de Cali ; je n'étreins que le vent et cette fois comme tant d'autres fois à venir, une larme dégouline sur ma joue et pour que ma tristesse se transforme en une force inaltérable de vie, je pleurerai, sans rien dire à personne, toute ma vie son absence.

Mes parents, plus souvent qu'à l'ordinaire, se serrent l'un contre l'autre, me prennent aussi dans leurs bras, mais s'ils

sont deux à combattre leur chagrin qui est immense, j'évite de les encombrer du mien. Je vais terminer seul mais pour deux ce que la vie nous a volé.

– Viens, on va se baigner, je dis à voix haute pour être sûr que ma sœur m'entende, il faut profiter du soleil et s'il y a encore des tourbillons, je te ferai danser.

Il n'y a pas de tourbillons, on tournoie main dans la main sur toute la largeur du chemin qui descend à la rivière, on virevolte et tourbillonne jusqu'à ce que l'ivresse de la vitesse nous gagne et puis on s'arrête d'un même mouvement, le souffle court, nos hanches collées, en équilibre l'une contre l'autre. Elle a des taches de rousseur et une peau de fille, sa main dans la mienne est aussi évidente que le noyau dans le fruit. La tête me tourne, la rivière coule silencieuse et belle, le soleil nous tutoie. Cali me demande :

– T'aimes bien danser avec moi ?

– Oui.

– Alors, tu vas devoir apprendre.

Je réponds par un sourire et je regarde le ciel dont la hauteur est vertigineuse. Je n'ai pas besoin d'apprendre et elle le sait très bien. Lorsque la musique s'arrête, pour que la danse continue, il faut garder le tempo et s'efforcer de tourner, s'enivrer du bonheur égaré, ne jamais s'arrêter.

© Éditions Thierry Magnier, 2016

ISBN 978-2-36474-872-9

Dépôt légal de l'internet

Couverture : Florie Briand

Maquette intérieure et version numérique :

[Bärbel Müllbacher](#)

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949

sur les publications destinées à la jeunesse